A. DUMAS.

J. SANDEAU

DE BALZAC

Muséum Littéraire.

MONSIEUR BENOIT

PAR

J. Lebègue et Anquetil.

2

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue des Jardins d'Idalie, 4.
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER.

G. SAND

E. SUE.

P. FÉVAL

Lebègue
029a
Sablé

MONSIEUR BENOIT.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monsieurbenot02leb

MONSIEUR BENOIT

PAR

J. Lebègue et Anquetil.

2

BRUXELLES,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue des Jardins d'Idalie, 1.

—

1854

I

De retour à la rue du Dragon, au lieu de monter directement chez lui, M. Benoît entra dans le passage attenant à sa maison.

Il était sept heures passées ; le jour baissait déjà dans l'étroite ruelle ; le vieillard s'arrêta devant une boutique de chaudronnier. Une jeune mère, assise au milieu d'un tas de chaudières vieilles et neuves, allaitait un beau gros poupard.

— Bonjour, dame Mathurine... je ne vous questionne pas sur votre santé... mordienne, vous êtes aussi fraîche qu'une pomme d'api...

— Vous êtes bien bon, monsieur Benoît, et la vôtre ne va pas plus mal, à ce qu'il paraît?

— Non... Dieu merci... Mais, où est Jérôme?... j'entends cogner dans l'arrière-boutique... est-ce qu'il serait encore à la forge?...

— Mon Dieu! il se tue, le cher homme!... pourtant faut que la besogne se fasse... notre ouvrier compagnon est en noce, et dans la semaine il nous faudra livrer une douzaine de baignoires.

— Ah! ah! l'ouvrage va donc fort, dame Mathurine?

— N'y a pas à se plaindre... aussi, dès qu'il a vu qui ne faisait plus jour devant, il a allumé le quinquet et a été travailler au fond du magasin...

— Mordienne! vous avez un brave homme, Mathurine!...

— Oh! oui, monsieur... nous ne craignons

qu'une chose, c'est qu'il prenne mal!... il est toujours en sueur...

— En sueur!... Mordienne! vous ne savez pas que c'est ce qui lui rend si léger à la main et si doux à la bouche le pain qu'il gagne pour son enfant.

M. Benoît entra.

— Jérôme Dupeyron!... mordienne! on ne s'entend pas, chez toi...

— Quoi! c'est monsieur Benoît... qu'y aurait-il pour votre service?

— Peux-tu disposer de deux minutes en ma faveur?

— Belle demande! de quatre si ça vous fait plaisir...

— Écoute-moi, voici ce que j'attends de ta complaisance : tu te rendras demain vers les dix heures, chez un certain Théodore Froidfond, rue des Fossés-Montmartre, 7, au second étage, c'est un homme d'affaires plus ou moins catholiques...

— Théodore Froidfond, Fossés-Montmartre.

7, au second, à dix heures... est-ce cela, monsieur Benoît?

— Parfaitement... tu lui diras, qu'ayant à ta disposition quelques fonds que tu voudrais utiliser, tu viens lui demander s'il n'a pas une affaire avantageuse à te proposer... Il ne manquera pas de t'en offrir plusieurs... Tu feras le difficile, et, en dernier lieu, tu t'informeras s'il ne pourrait pas te procurer des bijoux de rencontre... S'il t'en montrait, ne les prends pas... Alors il te dira de revenir dans l'après-midi... tu y retourneras, et s'il t'offrait divers objets contenus dans une boîte en palissandre, achète-les... tu te feras donner un bordereau et payeras comptant... Vous autres chaudronniers, vous vous connaissez en métaux... Ne va pas faire du sentiment et achète-moi ça au meilleur marché possible, presque au poids de l'or, entends-tu?

— Fiez-vous à moi; y sera fin s'y m'enfonce!...

— Puisque tu lui compteras les espèces son-

nantes, tu n'auras besoin de lui dire ni ton nom ni ton adresse; surtout n'oublie pas que je ne veux nullement paraître là dedans...

— Vous faites ben de m'avertir.

— Tiens, voici deux billets de cinq cents francs; si tu n'en avais pas assez, tu reviendrais me trouver : je ne sortirai pas.

— Oh! je n'ai pas besoin d'argent, monsieur Benoît; j'avais l'intention de vous rembourser votre billet... l'ouvrage presse tant que cela m'était sorti de la tête.

— Mordienne! est-ce que tu me dois quelque chose encore? Je t'ai accordé jusqu'au premier novembre, fais valoir ces gros sous jusqu'à cette époque, ce sera autant de gagné pour ton enfant et ceux qui viendront après.

Jérôme Dupeyron remercia fort M. Benoît, et lui promit de se conformer en tout point à ses intentions.

Ce dernier, après lui avoir recommandé de ne remettre qu'à lui seul la boîte en question, quitta le chaudronnier, fit un signe amical

à la gentille ménagère, et regagna son logis.

Au moment où il allait remonter l'escalier, le vieillard se ravisa et cogna plusieurs coups à la vitrine de la loge. Le père Latuile, qui ronflait dans un coin, se réveilla en s'écriant :

— Bien ! bien ! qu'est-ce qu'il y a donc?...

— Ouvre ta loge, mordienne ! que je règle un compte avec toi, ivrogne !

Le portier ouvrit la porte du réduit, ôta sa casquette, et offrit à son propriétaire une chaise tant soit peu boiteuse, l'unique qui fût là, et se mit à se frotter les yeux du revers de sa main.

— Voyons, réponds-moi sans détour, mordienne ! combien te rapporte ta place, y compris les menus profits, ceux dont tu n'as pas à rougir?

— Dame ! je ne sais pas au juste... quelque chose comme cinq à six cents lives, plus ou moins.

— A quoi il faut ajouter, dit le vieillard d'un ton sévère, une corde de bois, que je te donne pour ton hiver; l'huile, que durant toute l'an-

née on consomme dans ton ménage au détriment des locataires qui courent le risque de se casser le cou dans les escaliers, attendu que tu ne les éclaires qu'à moitié; un logement pour ta femme et ses deux garçons qui sont en apprentissage; un autre pour ton fils et ta bru; un troisième pour ta fille, ton gendre et ses enfants... plus, ce que, sans que je m'en aperçoive, mademoiselle Rose... Mais ne parlons pas de ça : est-ce vrai, ce que je te dis là, mordienne?

— Je ne dis pas non, monsieur Benoît...

— Misérable que tu es!... si ta femme ne valait pas mieux que toi, si elle n'était aussi économe et travailleuse que tu es dépensier et fainéant, je vous chasserais tous, toi, ta progéniture et ta parenté! Ainsi, tu trouves que ta loge ne vaut pas la peine qu'on s'applique à la conserver?

— Je n'ai pas dit un mot de cela, notre bourgeois, bien du contraire!...

— C'est pourquoi tu t'enivres continuellement... vois, c'est tout au plus si actuel-

lement tu peux faire attention à ce que je te dis, mordienne!

— Ah bien! je n'ai bu que deux petits verres avec le collègue de vis-à-vis...

— Un gaillard de ton espèce, sans doute? qui moucharde aussi ses maîtres! Qu'as-tu fait du reste de la pièce de cinq francs que tu as si indignement gagnée aujourd'hui? l'as-tu remis à ta femme?...

A cette grave accusation, à laquelle il était loin de s'attendre, dans sa demi-ivresse, le portier se crut perdu.

— Tiens! tiens! est-ce qu'il vous aurait dit?... Le traître!... Boire avec moi le profit, puis ensuite vendre la mèche!... oh! c'est dur!

—Lui ou un autre, que t'importe, mordienne! puisque la chose est exacte?... Comment, malheureux! tu manges mon pain et tu te fais mon espion; je te donne asile et tu trafiques de mes secrets, de ce qui se passe ou ne se passe pas dans ma propre maison, chez moi, dans

mon intérieur?... Retiens bien ceci : à la première indignité de cette sorte qui me viendra aux oreilles sur ton compte, je te flanque sur le pavé, sans te donner une heure de répit. Je ne veux pas de Judas sous mon toit !

Cette verte admonition avait subitement dégrisé le portier. Pendant que le vieillard déversait sa bile sur lui, il eût voulu pouvoir rentrer sous terre ; aussi lorsque celui-ci referma la loge en lui laissant pour adieu un geste de menace très-significatif, le père Latuile se félicita-t-il d'en être quitte à si bon compte.

A un tintement prolongé de la sonnette de l'antichambre, mademoiselle Rose courut en hâte au palier. Son maître entra. M. Benoît remarqua aussitôt que la vieille fille lançait sur lui, à la dérobée, des regards inquiets.

— Mordienne ! qu'est-ce que tu as donc à me toiser de la sorte, sournoise ?

— Dame ! monsieur, vous étiez tout en fureur à ce matin !

— Ne vois-tu pas, nigaude, que le temps

s'est remis au beau? est-ce que je suis un rancunier, moi?...

— Ah! vous êtes un bon maître, monsieur Benoît, et votre vieille gouvernante vous aime plus que la prunelle de ses yeux.

— Je suis un bon maître?... est-ce que, par hasard, tu aurais cherché à me rendre méchant quand j'étais petit? Tiens!... qu'est-ce que cela signifie?... mademoiselle Laurence qui n'est pas au salon...

— Non, monsieur... lorsqu'elle est rentrée, elle avait les yeux rouges, cette pauvre chère âme!... peut-être bien d'avoir pleuré de ce que ce matin vous l'avez rudoyée sans rime ni raison... elle aura cru... je ne sais pas, moi... enfin elle est dans sa chambre.

— C'est bon, mordienne! trêve de suppositions! Le dîner est-il prêt?

— Il est cuit et recuit.

— La table est-elle mise?

— Depuis plus d'une grande heure.

— Apprête-toi à servir le potage.

Ainsi que l'avait dit Rose, Laurence était retournée dans son appartement, où, ayant approché d'une fenêtre la table qui supportait son attirail de peinture, elle s'était remise à l'ouvrage, le cœur gros. — Le jour baissa, elle ouvrit la croisée ; puis, lorsque la lumière se fut voilée au point qu'il lui était devenu impossible de continuer le travail minutieux autant que délicat auquel elle se livrait, elle posa ses pinceaux et se prit à réfléchir. Deux larmes bientôt sillonnèrent ses joues. A quoi donc pense-t-elle? A l'absence prolongée de M. Benoît. Elle se rappelle en outre le langage qu'il lui a tenu le matin même, elle y croit entrevoir le terme du bon accueil qu'elle a reçu de lui. Nous savons, nous, que cette crainte est chimérique, et Laurence va bientôt la voir se dissiper.

Deux légers coups ont été frappés à la porte, quelqu'un s'est avancé. Mais, tout entière à sa préoccupation, Laurence n'a rien entendu. Un soupir étouffé s'échappe de sa poitrine... elle veut essuyer ses larmes... une main saisit la

sienne, quelqu'un la presse contre son sein...

— Laurence! s'écrie une voix émue.

Elle se retourne vivement; elle a reconnu le vieillard, et alors son trouble est tel qu'elle ne peut lui répondre que par un sourire d'une suave douceur.

— Laurence, c'est moi qui fais couler vos pleurs, je le devine; moi qui devrais m'efforcer d'en tarir la source... Oh! pauvre enfant, pardon, bannissez vos alarmes... je vous le jure, désormais vous ne trouverez plus en moi qu'un second père, un père qui fera tout au monde pour alléger vos souffrances.

— Un second père!... dites le seul, l'unique, le premier que j'aie connu!... Ah! vous êtes encore plus qu'un père pour moi.

— Infortunée!

— Et moi, monsieur, comment m'acquitter de la dette sacrée que je contracte envers vous? pourrais-je jamais reconnaître assez dignement vos bienfaits!

— Taisez-vous, enfant! j'ai reçu de vous plus que je ne vous donnerai jamais...

— De moi?

— Oui, car vous m'avez fait retrouver mon cœur que je croyais mort. Oh! venez...

Il l'entraîne, et cinq minutes après ils sont ensemble à la salle à manger.

— Rose, disait le vieillard d'un air malicieux, j'ai obtenu mon pardon de mademoiselle Laurence; pourtant je ne vous accorderai le vôtre, à vous qui avez motivé ma mauvaise humeur de ce matin en laissant mes armoires se remplir de linge en désarroi, que lorsque, ainsi que cela a lieu chaque année à cette époque, vous vous serez adjoint une ouvrière lingère et que je verrai l'ouvrage marcher, entendez-vous bien?

— Dame! reprit la vieille fille qui ne comprenait pas, mais à qui un coup d'œil de M. Benoît enjoignait de ne pas le démentir, chacun peut commettre un oubli! J'avoue ma faute, mais avec l'aide de la mère Jousseau, que je ferai prévenir demain, nous l'aurons bientôt réparée.

— Si vous le désirez, monsieur Benoît, hasarda timidement Laurence, comme je suis très-adroite aux travaux d'aiguille, je pourrais aider cette bonne demoiselle Rose...

— Allons donc, chère enfant ! et ces touffes de jolies fleurs qui naissent journellement sous vos doigts, qui les cultiverait, dites?

Ce soir-là, la cassette noire fut replacée intacte dans l'appartement de Laurence.

Quelques jours après, la mère Jousseau, vénérable matrone qui avait donné plusieurs rejetons mâles et femelles à la patrie, était classée comme lieutenant de mademoiselle Rose, mais ce ne fut pas à repriser le vieux linge qu'elle fut employée; sur l'ordre de M. Benoît, elle confectionna des brassières, des langes et des petits béguins. On le voit, M. Benoît était un homme de précautions, aimant à s'y prendre à l'avance.

II

Transportons-nous au deuxième étage du numéro 7 de la rue des Fossés-Montmartre.

Pénétrons dans une antichambre plus longue que large, tapissée d'un papier terne, et dont l'ameublement ne se compose que d'une banquette mal rembourrée dont les angles dégarnis de passementerie livrent passage à des flocons d'étoupe. Près d'une croisée, pratiquée sur le derrière de la maison, et qui n'est éclairée

que par un jour de souffrance, quelqu'un est occupé à suivre rapidement sur une feuille de papier timbré les traces d'un transparent indiquant le nombre exact de lignes dont la page doit être remplie. L'individu travaille des yeux et de la main droite : son esprit est ailleurs et son oreille au guet. De temps en temps il relève le couvercle du pupitre en bois blanc noirci sur lequel il travaille, et cela pour lire en cachette une phrase de l'acte qu'il transcrit; puis il laisse retomber le couvercle et continue sa frauduleuse besogne, tout en tenant à proximité de sa main gauche un autre papier, un bordereau de frais, dont sans doute il devrait s'occuper en ce moment, car au moindre bruit qui lui fait craindre que la porte d'une chambre voisine ne vienne à s'entr'ouvrir, il place précipitamment la feuille de papier libre sur celle de papier timbré. — Le malheureux!... c'est un forçat de travail... un de ces hommes que la débauche, l'inconduite, l'absence d'ordre et d'économie ont conduits à l'âge de quarante ans

passés sans qu'ils aient un état réel ou du pain assuré pour leurs vieux jours. — Ses cheveux grisonnent, sa figure porte les stigmates d'une vieillesse anticipée, son teint est bourgeonné, couperosé, son linge... oh ! lui, il est invisible, son absence ou sa malpropreté sont soigneusement cachées, tant par une redingote brune, râpée partout, blanchie aux coudes, luisante de crasse au collet, aux parements, aux boutonnières, et toujours hermétiquement fermée, que par une cravate noire dont le lustre est terni depuis longtemps, et qui va s'épanouissant en éventail sur la poitrine... Pour ce qui est de la chaussure, on serait volontiers tenté de croire que c'est à son intention qu'a été inventé le dicton : Il marche sur le dernier quartier de la lune. — Le pauvre hère, moyennant une croûte de pain, un bout de fromage, un verre d'eau (ce qu'à Paris on nomme un déjeuner de clerc), plus quarante-cinq francs par mois, est chargé de recevoir, de sept heures du matin à cinq heures du soir, les clients de son patron, cour-

tier-marron d'affaires véreuses; il copie en outre les lettres que celui-ci peut avouer — elles ne sont pas nombreuses, — établit des notes de frais, tient un répertoire d'adresses et de renseignements particuliers, et fait les courses de l'étude. Enfin, dans les instants qu'il peut dérober à sa tâche, il grossoie, minute, expédie pour le compte des greffiers en chef du palais de justice. — Que s'imaginerait-on que lui rapporte ce second métier de contrebande?... Tout juste vingt-cinq centimes par rôle de deux pages de trente lignes chacune! Heureux encore s'estime-t-il, lorsqu'il peut obtenir de ce travail à discrétion. Ah! du moins, si ce salaire péniblement gagné recevait un emploi utile! si le fruit d'une semaine de labeur n'allait pas s'engouffrer en une soirée dans quelque bouge infect!

Le cabinet du patron est tenu sur un pied bien différent de celui de l'antichambre. La tapisserie, la tenture des rideaux, les chaises et fauteuils, tout y est également sombre, mais, du

moins, fort convenable. Dans la pénombre on y peut distinguer plusieurs grandes gravures à cadres dorés, représentant les aigles du barreau et les lumières de la magistrature; on y voit encore une bibliothèque de jurisprudence, et, dans un coin, un coffre-fort, à secret et en fer, scellé dans la muraille. Sur un bureau, dit à cylindre, sont éparses des liasses de papiers... — Le maître est debout; il compulse un registre de comptes... sa physionomie est parfois soucieuse et parfois rayonnante; parfois aussi, le vert foncé de ses lunettes est traversé du jet fauve de ses regards. Alors le monsieur en question se frotte les mains en signe de contentement, et rit silencieusement. — On se doute que c'est là une de nos connaissances.

Soudain la porte de l'antichambre s'ouvre avec fracas. Un monsieur à la tournure élégante et à la mise recherchée s'avance jusqu'au plumitif, lequel, surpris par cette brusque entrée qui ne lui a pas laissé le temps de cacher son papier timbré, est devenu plus rouge qu'un

homard cuit et considère le nouveau venu avec des yeux hébétés. Celui-ci met fin à son supplice :

— Théodore est-il chez lui?

— Oui, monsieur... Qui aurai-je l'honneur d'annoncer?

— Ne vous dérangez pas, je m'annoncerai moi-même. Est-il seul?

— Oui, monsieur.

— C'est bon... ça me suffit.

Il tourna le bouton et entra.

— A moi aussi, ça me suffit, murmurait le clerc. Dieu ! quelle peur il m'a faite, ce mirliflore... A ce qu'il paraît, c'est un intime du patron... tant mieux... je ne serai pas dérangé d'ici à un bon moment... S'il pouvait l'occuper jusqu'à cinq heures, mon expédition de rôles avancerait joliment...

Le cabinet de maître Théodore Froidefond était un lieu sourd qui ne laissait transpirer aucuns sons, de sorte qu'on n'y percevait pas ceux de l'antichambre, et que l'homme d'affaires

n'avait pas entendu le colloque de son clerc; il fut donc étonné en voyant quelqu'un s'avancer vers lui avec un sans-façon insolite.

— Qu'est-ce qu'il y a? que me voulez-vous? s'écria-t-il. Ah! c'est toi, Raoul?...

— Ce cher Théodore! viens que je te serre dans mes bras... parole d'honneur! tu le mérites bien.

— Ouf! aïe!... tu m'étouffes avec tes bras d'Hercule, et m'écrases avec ta grosse bedaine. D'où naît donc ce redoublement de tendresse, Raoul?

— Que diantre! mon cher, il est tout naturel.

— C'est possible, mais explique-toi.

— Si je ne suis pas venu te voir plus tôt, depuis notre dernière entrevue, le lendemain de notre rencontre au Rocher, c'est que j'ai craint de blesser ta modestie, pendant que ta belle œuvre était encore tout fraîchement éclose... aujourd'hui, qu'il y a près d'un mois de cela, je n'ai pu résister au plaisir de venir te remercier de ton procédé...

— Mon Dieu, mon cher Raoul! j'eusse désiré obtenir davantage, mais je n'ai pu y réussir.

— Allons, trêve de détours! ta conduite envers moi a été admirable de générosité.

— J'ai fait ce que j'ai pu... six cent cinquante francs, c'est en effet un beau denier... et que je n'osais espérer, d'autant plus que la plupart des bijoux étaient détériorés...

— Qu'est-ce que tu me rabâches là?... tiens, regarde s'ils sont détériorés.

Sur ce propos, ôtant ses gants, il lui fit voir ses mains où brillaient une douzaine de bagues, puis, déboutonnant son frac, il exhiba une belle chaîne de montre, une giletière et un arsenal complet de breloques.

Théodore Froidefond était stupéfié. Redoutant un piége, il appréhendait même d'interroger son ami.

— Ah çà! reprit Raoul, explique-moi deux choses, je t'en prie. D'abord, pourquoi as-tu mis tant de mystère dans une action si simple : obliger un ancien camarade de collége? Mon

Dieu! cela est rare, mais point extraordinaire... Tu n'avais donc besoin, ni de prendre tant de précautions pour dissimuler le bienfait, ni de m'écrire cette lettre anonyme à laquelle, foi de Raoul! je n'ai pas compris un mot. Ensuite, comment se fait-il donc que tu aies tenu à conserver précisément les deux objets qui me venaient de Laurence?

— De Laurence! s'écria Théodore avec une telle inflexion de voix qu'il fut impossible à Raoul de croire que son ami jouait la surprise.

— Eh oui, de Laurence... une bague faite de ses beaux cheveux noirs, et une épingle surmontée d'un médaillon renfermant son portrait exécuté par elle-même.

— Ah çà! Raoul, as-tu l'intention de me faire subir une mystification?...

— Mais pas du tout, je viens te serrer amicalement la main pour te remercier de tes procédés envers moi.

— Mais, que diable! je n'y comprends rien... je ne t'ai pas écrit, et encore moins

renvoyé ces bijoux... sur l'honneur, je suis abasourdi de ce que tu me racontes là !

— Comment ! ce n'est pas toi qui m'as adressé cette lettre ?...

Prenant son portefeuille, il fureta parmi une vingtaine de billets musqués, ambrés, patchoulisés, et en tira une lettre qu'il posa toute déployée devant son ami.

— Puis-je la lire ? demanda Théodore.

— Assurément.

Il lut :

« A monsieur Raoul Dubreuil, docteur en » médecine, rue Notre-Dame-de-Lorette, 111, » à Paris.

» Monsieur,

» Les bijoux que vous aviez confiés à votre » ami, M. Théodore Froidefond, vaudraient » environ huit cents francs pour tout autre que » moi ; mais, à mes yeux, ils ont un prix bien » plus élevé, car il se trouve dans leur collec-

» tion deux objets que je consens, eux seuls,
» à payer de la somme ci-dessus désignée. En
» conséquence, monsieur, présumant que vous
» deviez éprouver une peine infinie à vous dé-
» faire de ces témoignages flatteurs de tendres
» sentiments, j'ai cru qu'il était de mon devoir
» de vous les restituer, à l'exception de ceux
» dont j'ai parlé plus haut.

» Mille salutations de votre serviteur. »

Théodore Froidefond était devenu d'une pâleur livide en lisant cette épître, qu'ensuite il replia et rendit à Raoul.

— Ainsi, lui demanda celui-ci, auquel son trouble n'avait pas échappé, ce n'est pas toi qui m'as envoyé ce poulet?

— Non.

— Tu ignores aussi de qui il pourrait être?

— Tout cela est une énigme dont je n'ai pas le mot.

— Et tu ne fais aucune supposition à ce sujet?

— Je m'y perds!... la personne qui m'a acheté tes bijoux m'était tout à fait inconnue, et, comme elle m'a payé comptant, je n'ai pas jugé à propos de m'informer de ses noms et qualités. Pourtant, l'individu me fait l'effet de n'être qu'un commissionnaire à qui l'on aurait à l'avance fait sa leçon... — Ah!... qui sait?... peut-être qu'un de mes confrères, instruit de l'amitié qui nous lie, aura voulu nous désunir en me faisant soupçonner par toi d'avoir retenu une partie du montant de la vente... En effet, la lettre parle de huit cents francs, tandis que je n'en ai encaissé que six cent cinquante, lesquels je t'ai remis...

— Ce que tu me dis là modifie complétement ma croyance, Théodore... Dans ma simplicité, je supposais que, voulant m'obliger en secret, tu avais, par délicatesse, cherché à me donner le change. Puisqu'il n'en est pas ainsi, détrompe-toi de ton côté; les hommes d'affaires peuvent bien, parfois, chercher à se venger, mais ce ne sera jamais en jetant leurs écus à la tête des

gens; d'ailleurs, comment se ferait-il que, n'ayant touché que six cent cinquante francs, tu eusses remis à l'acheteur une quittance en règle de la somme de huit cents?

A ces mots, il plaça sous les yeux de maître Théodore Froidefond un carré de papier sur la marge duquel on lisait, en caractères autographiés : Étude de maître Théodore Froidefond, avocat consultant, Fossés-Montmartre, 7.

— Nieras-tu, ajouta-t-il en le regardant fixement, que cette signature soit la tienne?

— Mon Dieu! mon cher Raoul, on voit bien que vous autres, messieurs de la Faculté de médecine, vous n'entendez absolument rien aux transactions financières... ton acheteur m'ayant prié de porter huit cents francs sur mon reçu, j'y ai accédé pour l'aider à tirer un meilleur parti de ces articles.

— Tu me fais là un conte à dormir debout, Théodore... oublies-tu que les allures des usuriers me sont familières et que j'ai mainte fois laissé de la laine à leur buisson?... Tiens, ce

qui me paraît le plus clair dans tout ceci, c'est que tu es un ladre, un cancre, un cuistre, qui ne respecte rien, à qui rien n'est sacré, à l'âme de boue, aux griffes d'acier, et qui s'écorcherait lui-même tout vif s'il espérait tirer quelques sous de sa peau... — Quoi! un ami d'enfance, un camarade de collége vient, dans sa détresse, te confier ses intérêts, et tu l'étrilles de cette façon?... Fi!... tu devrais mourir de honte!!...

— Monsieur Raoul Dubreuil, après d'aussi grossières invectives proférées chez moi, sans que j'y aie donné lieu, obligez-moi de vouloir bien vous retirer sur-le-champ, voici la porte...

— Oui, je sortirai de ton antre, vil trafiqueur, et pour n'y plus remettre les pieds; mais, à ton tour, évite de te retrouver sur mon chemin, car j'aurais de la peine à ne pas te cracher au visage et à maîtriser une seconde fois la démangeaison que j'éprouve en ce moment de prendre sur ta joue la mesure de mon gant!!...

Théodore voulut crier; sa voix, étouffée par la rage, râla dans son gosier. — Raoul prit son

chapeau, sortit en lançant sur l'avocat consultant un regard empreint d'un souverain mépris, et referma la porte du cabinet de manière à faire craindre qu'elle ne volât en éclats.

— Peste!... si tous les clients du patron n'étaient pas plus accommodants que ce gros gaillard-là, disait le plumitif en fourrant sa feuille de papier timbré dans le pupitre, je l'engagerais fort à plier bagage et à fermer boutique... Attention ! reprenons notre note de frais...

Le patron parut.

— Ce bordereau de frais est-il terminé, monsieur Pinchon?...

— Pas tout à fait, patron; encore deux ou trois lignes à y reporter, et...

— Que faites-vous donc?... je crois véritablement que lorsque je ne suis pas sur vos épaules vous dormez le nez sur le papier... — Allons... est-ce fini?...

— Voilà, monsieur...

— Êtes-vous sûr de votre copie... faut-il la collationner...?

— Oh ! j'en réponds...

— Voyons... Total, 672,41... c'est cela... Vous avez sur votre répertoire l'adresse de la personne que cette pièce concerne, n'est-ce pas?...

— Oui, monsieur...

— Faites un mot d'envoi pour accompagner la note; priez-y poliment mon client de ne pas tarder à me solder le montant de mes frais... vous porterez ensuite le billet à son adresse, puis vous aurez campo pour le reste de la journée, attendu qu'il pourrait se faire que je ne revinsse que fort tard de la Bourse... Je vous recommande d'être ici de bonne heure demain, monsieur Pinchon !...

— Vos ordres seront exécutés fidèlement, patron.

L'homme d'affaires rentra dans son cabinet.

Dès que le clerc fut parti, M. Froidefond s'en vint fermer la porte de l'antichambre dont il retira la clef, puis retourna dans son cabinet.

— Ce matamore, disait-il en se parlant à lui-

même, m'a tellement révolutionné avec ses poses de fier-à-bras, que je suis hors d'état de recevoir un visiteur... — Qui aurait jamais pu se douter que ces bijoux et leur bordereau lui reviendraient dans les mains !... Vrai, l'aventure est originale, et si elle ne me touchait pas de si près, il y aurait de quoi en rire... — Ah çà ! qui donc peut s'intéresser aussi chaudement à ce bellâtre, à ce Lovelace au petit pied ? Quelque vieille folle édentée, sans doute... — Ma parole, il y a des gens qui mériteraient qu'on les claquemurât à Charenton pour leur vie entière... Parce qu'ils se sont assis sur les mêmes bancs que vous, ne vont-ils pas croire qu'on doit pour cela faire leurs affaires gratis... comme si on payait son loyer, son habillement, sa chaussure, sa nourriture, son entretien, son blanchissage, avec des poignées de main ou des phrases sentimentales !... — C'est égal, tu m'as froissé, insulté, vilipendé, monsieur Raoul, je m'en vengerai, je te le jure !...

Alors, il se prit à rire d'un rire discordant

qui avait assez d'analogie avec le grincement d'un gond de porte rouillé. Ensuite, après avoir retiré une grosse clef d'un double fond ménagé dans le dessous de son bureau à cylindre, il marcha vers le coffre-fort, l'ouvrit, ôta ses besicles qui n'étaient pour lui qu'un moyen de cacher le feu âpre de ses regards, se baissa, dérangea plusieurs sacs d'écus placés sur le devant des rayons du coffre, considéra d'un œil cupide des piles d'or entassées derrière les sacs, s'assura qu'un petit portefeuille gonflé de billets de banque était à sa place habituelle, replaça les sacs dans leur ordre primitif, referma le coffre, mit la clef où il l'avait prise, compulsa rapidement un livre de comptes, s'assit dans son fauteuil, appuya ses coudes sur le tablier du bureau, posa son front dans ses deux mains et resta ainsi plongé dans une sorte de somnolence assez semblable à celle d'un boa constrictor qui digère sa proie !...

—

II

La bizarrerie dont nous avons vu M. Benoît faire preuve au commencement de cette histoire s'effaçait graduellement, à mesure que s'accroissait son affection pour nos deux jeunes gens, Octave et Laurence. Mais, par cela même que ses manières s'étaient débarrassées peu à peu de leur brusquerie d'emprunt, que sa voix avait perdu de sa feinte rudesse, il tendait insensiblement à venir se replacer sous le joug

de certaines convenances sociales dont il avait fait bon marché jadis. Dès qu'il eut arrêté irrévocablement dans son esprit une ligne de conduite à l'égard de Laurence et qu'il se fut décidé à se poser ostensiblement en protecteur de cette pauvre femme abandonnée, il comprit que son rôle exigeait qu'il adoptât une réserve extrême envers Octave. Aussi, cherchait-il, par des circonlocutions adroites, par des demi-ouvertures, à faire entrevoir au jeune homme que, quoique son amitié pour lui fût loin d'être altérée, il le verrait avec plaisir rendre ses visites moins fréquentes.

Pour se conformer à cet ordre, que le vieillard lui intimait d'une manière indirecte, Octave s'astreignit à ne plus aller que deux fois par semaine à la rue du Dragon.

En s'opposant à ce qu'Octave pût entretenir journellement sa passion par la société, par la vue fréquente de Laurence, si M. Benoît comptait que ce feu finirait par s'éteindre faute d'aliment, il s'abusait étrangement : Octave avait

vu Laurence : cela avait suffi pour qu'il l'aimât...

« Ah! se dit-il, on ne veut pas que je voie Laurence tous les jours, que chaque jour je m'enivre de la vue de ses charmes et du son de sa voix, que je tâche par l'accent de mes moindres paroles de lui faire comprendre mon amour... Eh bien! si fait, je la verrai encore, et à chaque heure, si ce n'est des yeux, par la pensée du moins; à chaque heure je lui parlerai; j'en veux faire l'héroïne de ma prochaine nouvelle, et, là, en liberté, et sans que nul s'en choque et me retienne, je lui tiendrai ce langage brûlant qui m'est interdit auprès d'elle, et je la ferai me répondre ce qu'elle n'ose plus, ne peut me dire de vive voix, mais que je soupçonne être au fond de sa pensée!... »

Et ce qu'il s'annonçait à lui-même, il le fit; et ce feuilleton fut le plus charmant, le plus passionné, le plus sympathique de tous ceux qui déjà faisaient partie de ses œuvres.

Durant l'accès de cette fièvre, Octave négligea

madame de Melval. Quoiqu'il sût pertinemment qu'elle menait une existence heureuse, il aurait dû, pourtant, se donner le loisir d'écrire un petit mot à sa bonne mère.

Un matin, il fut réveillé, non pas de son apathie, mais de sa torpeur filiale, par la missive suivante :

« Cher enfant,

» Je viens d'adresser mes remercîments au » directeur-gérant du journal qui te publie ; il » les mérite, car sans lui je serais encore à » savoir si mon Octave est vivant ou non !... En » lisant le titre qui figure en tête de tes feuille- » tons, que de fois n'ai-je pas redouté de le voir » précédé de cette fatale annotation : OEuvres » posthumes !

» Tandis que tant de mères envient mon sort, » qu'elles croient si fortuné, pourquoi en suis- » je réduite à regretter, ou que mon fils soit un » homme de talent, ou que ses travaux le tien- » nent sans cesse éloigné de moi !...

» Je t'en supplie, Octave, écris-moi bien vite, » ou fais mieux, viens prendre un peu de repos » auprès de moi ; pour toi ce sera une quinzaine » de vacances, pour moi ce sera une quinzaine » de bonheur !...

» Ta mère,

» Veuve de Melval. »

« P. S. Dis-moi, mon cher Octave, comment » se fait-il que ton dernier roman soit aussi » supérieur à tous les précédents ; pourquoi » tant de passion, d'enthousiasme et de vérité, » ce n'est plus de l'étude, ce n'est plus de l'art, » c'est de l'inspiration ! Tu aimes, n'est-ce » pas... tu chéris une femme et c'est elle qui » t'inspire ? Elle est bien heureuse, celle-là, tu » ne l'oublies pas comme moi. »

Cette lettre réjouit Octave, surtout à cause de son post-scriptum ; quoiqu'il fût vague et incertain, il le prenait pour un entier acquiescement à ses projets. Aussi se promit-il de montrer

cette épître à M. Benoît aussitôt que l'occasion se présenterait d'une explication définitive entre eux.

Octave répondit sur-le-champ à sa mère; sa lettre fut courte; il n'y avoua pas franchement qu'il était violemment épris; il se contenta de lui marquer qu'il était heureux, heureux d'un de ces bonheurs qui vivifient tous les sentiments élevés, de sorte que sa mère ne lui avait jamais été aussi chère qu'en ce moment. Enfin, en terminant, il lui donna l'assurance d'un prochain voyage à Orléans, ce qui était le meilleur moyen d'apaiser son inquiétude.

Sa lettre cachetée, il la porta lui-même à la poste, et en revenant, il prit machinalement un chemin qui le conduisit tout droit à la rue du Dragon, et ce ne fut qu'en tirant le cordon de la sonnette qu'il se souvint que le délai fixé pour que sa visite reçût l'approbation de M. Benoît, n'était pas encore écoulé. Mais il était trop tard pour qu'il battît en retraite.

A la vue du jeune homme, le vieillard qui

s'amusait à esquisser dans le salon, en compagnie de Laurence, un tableau de chevalet, fronça d'abord légèrement le sourcil, puis il se ravisa, et lui tendit la main amicalement.

Laurence, elle, peignait un groupe sur un beau vase de porcelaine. La pauvre femme était visiblement souffrante; les roses de son teint s'étaient fanées; une pâleur violacée couvrait son visage; ses lèvres avaient blêmi, et deux cercles bistrés entouraient ses yeux alanguis... évidemment sa grossesse approchait de son terme... — Comme elle ne s'attendait pas à l'arrivée d'Octave, elle rougit beaucoup à son entrée dans le salon; pourtant elle se remit bien vite de son trouble.

Quant à Octave, rassuré par un accueil plus amical que celui auquel il s'attendait, il petillait du désir d'aborder la question si redoutable et tant redoutée... il voulait absolument en finir; et si cette fausse situation eût duré quelques instants de plus, il est probable que son impatience eût enfin fait explosion, mais un

incident imprévu le força de surseoir à sa détermination.

La sonnette de l'antichambre venait de tinter lorsque mademoiselle Rose accourut tout effarée.

— Est-ce que le feu est à la maison? demanda M. Benoît en posant ses pinceaux et sa palette.

— Non, monsieur... mais... il y a là, sur le palier, un monsieur qui voudrait être admis près de mademoiselle Laurence...

— Eh bien!... pourquoi ne l'as-tu pas fait entrer?...

— Dame!... le pouvais-je, sans la permission de mademoiselle?...

— N'est-ce pas un des fabricants pour le compte desquels je travaille? dit Laurence qui s'était subitement levée de son siége et que l'agitation de Rose inquiétait.

— Oh! non... c'est un monsieur bien habillé, en noir... j'ai comme une souvenance de l'avoir vu... il ressemble au médecin qui est venu une fois déjà... vous savez...

— Mon Dieu! mon Dieu! est-ce possible? fit

Laurence en retombant sur sa chaise et se voilant la figure de ses deux mains.

Puis, tout à coup, elle se découvrit le visage, et voyant que M. Benoît entraînait Octave hors du salon, elle reprit avec véhémence :

— Monsieur Benoît, mon bienfaiteur! ne m'abandonnez pas en cette occurrence critique! Monsieur de Melval, restez, je vous en prie... je vous le demande en grâce, messieurs... par pitié... protégez-moi contre lui! contre moi-même!...

D'un regard expressif le vieillard lui désigna Octave, puis il ajouta en montrant son cabinet :

— Nous serons là, Laurence, et pourrons tout entendre...

— Merci! merci! car la certitude que vous serez près de moi pourra seule soutenir mon courage ébranlé...

M. Benoît prit Octave par la main et le conduisit à la pièce voisine. Soudain, Laurence parut puiser de nouvelles forces en elle-même et se sentit ranimée.

— Mademoiselle Rose, dit-elle d'un ton ferme : veuillez faire entrer...

Quelques instants après, Raoul Dubreuil, car c'était lui, pénétrait au salon.

Avant de se résoudre à cette démarche, il avait soigneusement composé et étudié son rôle; sa mise était simple, sévère; sa contenance respectueuse, la pâleur de l'émotion prêtait à sa belle figure un charme, une apparence de sincérité, auxquels Laurence n'eût pas pu résister si elle n'eût été secondée tant par une volonté bien arrêtée que par la présence de ses amis.

A l'aspect de Raoul, qui s'était arrêté presque sur le seuil du salon, la tête courbée vers le parquet, ainsi qu'un criminel qui viendrait se mettre à la merci de son juge, Laurence avait été si près de défaillir que, portant la main gauche à son cœur, elle fut obligée de s'appuyer de la droite à un meuble qui était proche d'elle. Mais elle ne tarda pas à se remettre, et, d'un geste plein de noblesse, elle désigna à Raoul un

fauteuil, puis, s'asseyant elle-même, dit : « Je vous écoute, monsieur. »

Raoul, qui ne s'était probablement pas attendu à une réception aussi fière, aussi réservée, et qui avait compté sur des pleurs, des sanglots, des reproches, des récriminations, fut très-surpris en voyant que rien de cela n'avait lieu; il resta donc un instant interdit; mais se mettant vite au niveau de la situation, il sut modifier avec à-propos la harangue qu'il avait préparée.

— Mademoiselle, dit-il d'un organe qu'il cherchait à rendre touchant, persuasif : je regrette que l'homme généreux auquel je suis redevable de n'avoir point à me reprocher le malheur le plus déplorable, n'ait pas daigné honorer de sa présence l'entrevue que vous voulez bien m'accorder en ce moment... Je vous supplie de vouloir bien être auprès de lui l'interprète de mon éternelle gratitude...

La jeune femme fit de la tête un signe d'acquiescement à cette prière. Raoul reprit après un court silence :

— Laurence, vous voyez devant vous un coupable qui a versé des larmes amères sur sa faute, que dis-je ! sur son crime, et qui consent, de grand cœur, à tel châtiment, à telle humiliation qu'il vous plaira lui imposer, afin qu'il puisse un jour aspirer à vous offrir la réparation qu'il vous doit !... O vous, dont l'âme n'est accessible qu'à ce qui est vertueux, vous vous laisseriez fléchir, j'en suis sûr, par mes supplications si vous saviez combien mon repentir est sincère, combien ma conduite passée m'est en horreur, combien sont infinis les tourments que me font endurer mes remords depuis le jour où je cessai d'être digne de votre affection !...

Ici il fit une pause afin d'observer l'effet de cette tirade sur Laurence. Voyant que la jeune femme ne répondait pas et restait impassible, il continua :

— Eh ! quoi ! Laurence, vous toujours si charitable aux malheureux, n'aurez-vous pas pitié de mes souffrances, ne serez-vous pas sensible à mes poignantes douleurs?...

Sur cette interrogation directe, Laurence ne put se dispenser de répondre à Raoul ; ce qu'elle fit en ces termes et d'un ton glacial :

— Jusqu'à présent, monsieur, vous vous êtes renfermé en un cercle de protestations banales dont la portée m'échappe. Veuillez, je vous prie, m'expliquer catégoriquement le but de votre visite.

— Le but de ma visite, Laurence, reprit Raoul en s'animant par degrés, c'est de vous demander humblement, à mains jointes, l'oubli de mes torts envers vous... c'est de mettre à vos pieds l'hommage de mon cœur et de mon nom, en échange de votre main et d'un pardon que j'implore à genoux...

A ces dernières paroles, il se dressa, s'approcha de Laurence, puis, se prosternant devant elle, il essaya de s'emparer d'une de ses mains. Laurence, qui s'était levée aussitôt et avait fait quelques pas en arrière, lui répondit sèchement :

— Relevez-vous et reprenez votre place, mon-

sieur, sans quoi je me verrais obligée de me retirer.

Raoul fut désorienté par ce sang-froid; pourtant il obéit à l'injonction; alors elle reprit lentement, en accentuant chacune de ses paroles :

— Je vous suis reconnaissante de cette démarche, monsieur Raoul Dubreuil, car en prouvant que je n'ai jamais démérité de votre estime (témoignage qui m'est cher), elle contribuera puissamment à me conserver la protection que certaines personnes ont daigné m'accorder sans me connaître; en outre, vos offres démontreront à ces mêmes personnes que je n'étais pas non plus tout à fait indigne de leur bienveillance... Vous avez parlé de pardon, monsieur : votre nom est mêlé à de trop chers, à de trop douloureux souvenirs (ceux de ma mère mourante à qui vous avez prodigué vos soins), pour que je n'accède pas à votre prière; au surplus, vous le savez, mon cœur est étranger à la haine. Eh! n'ai-je pas besoin, moi

aussi, qu'on me pardonne?... Quant à ce qui est de ma main... oh! pour cela, il y a entre nous deux un abîme que rien ne saurait combler... Laurence doit être et rester morte pour vous, monsieur... vous eussiez dû vous en souvenir...

— Je connais assez, Laurence, dit Raoul en l'interrompant, la haute raison dont vous êtes douée, pour qu'il me soit permis de croire que votre décision n'est pas irrévocable... Vous ne vous appartenez plus, vous n'êtes plus la maîtresse de votre destinée... à votre sort est uni celui d'une innocente créature à laquelle nous aurions, un jour, à rendre un compte bien lourd : moi, de mes erreurs passées si j'y persévérais; vous, Laurence, de votre résolution, si vous y persistiez...

— Vous n'êtes pas généreux, monsieur, en appelant à votre aide un malheur qui est votre ouvrage... Ma faute! jusqu'à ma dernière heure elle restera gravée dans ma mémoire en caractères ineffaçables; aussi, afin de l'expier, m'efforcerai-je d'élever l'être que je porte dans mon

sein, si c'est une fille, dans la pratique des vertus que vous m'avez fait oublier un instant ; si c'est un garçon, dans l'horreur de ces agréments dangereux dont vous avez fait sur moi un si déloyal essai... — Vous l'avouerai-je, monsieur ? je ne suis pas du tout convaincue de la sincérité de votre conversion... Plus tard il pourrait survenir de nouveaux nuages sur notre horizon, et alors il serait trop tard pour conjurer la tempête... Ne vous inquiétez pas de mon enfant... je dis mon enfant, car je ne veux plus me rappeler qu'il n'appartient pas qu'à moi seule... J'exerce une profession lucrative, je suis jeune, je jouis d'une bonne santé, j'ai donc de nombreuses années de travail devant moi... Dieu qui m'a donné cet enfant, Dieu, qui sans doute m'a conservée pour lui, me permettra, je l'espère, d'assurer son avenir... Mais il ne connaîtra pas son père, me direz-vous?... eh ! qui sait si cela ne lui vaudra pas mieux que d'avoir à en rougir !...

— Laurence, vous êtes cruelle... vous retour-

nez le poignard dans la plaie de mon cœur... Pourtant, je vous le jure par ce que j'ai de plus sacré, par ce que vous avez de plus cher : par le tombeau de...

— Silence!... monsieur, ne prononcez pas le nom de ma mère, car si elle eût encore été vivante, votre conduite l'eût tuée!

— Oui, je vous le jure, Laurence, vous êtes devenue plus nécessaire à mon existence que l'air que je respire... vous êtes mon unique espoir, mon unique pensée... refuserez-vous de rendre à la vie, à ses devoirs, à l'honneur, un malheureux dont vous êtes l'ancre de salut?...

— Ainsi, c'est vous-même, vous seul qu'il s'agit de sauver? demanda Laurence qui n'était nullement émue de ces phrases perfides.

— Oh! que vous abusez du désordre de mes idées! s'écria Raoul avec un feint égarement : les larmes que vous avez versées, je les rachèterai par un respect de tous les instants; vos tourments, par les soins les plus assidus; la honte d'un moment d'oubli, par une position

honorable dans le monde!... Vous serez l'arbitre de ma destinée et je me ferai votre esclave!...

— C'est vainement que vous faites étinceler à mes yeux le prisme des joies du monde... je vous remercie, monsieur Raoul Dubreuil, des vœux que vous formez pour mon bonheur; mais, je ne puis vous en récompenser autrement qu'en m'intéressant par des souhaits à votre fortune. Le monde, avez-vous dit?... le monde, il s'était déjà fermé sur ma mère, dont j'imiterai l'exemple en me tenant loin de ses bruits et de ses pompes... J'aime la solitude, je m'y plais ; elle seule peut adoucir le regret d'une perte continuellement présente à mon cœur et me dédommager de mes illusions détruites, de mes espérances déçues... Je suis donc décidée à y rester, à y vivre ignorée : tel est, monsieur, le parti que j'ai adopté, parti dont rien ne pourra me détourner.

Raoul était vaincu par cette froide résistance. Voulant, pour pallier sa défaite à ses propres

yeux, se procurer au moins le plaisir d'une vengeance à sa façon, il se leva, et, déposant son masque d'emprunt, il essaya de ranimer la conversation qui était près de s'épuiser, usant de ce ton railleur dont il avait pris l'habitude depuis qu'il s'était lancé dans des aventures de bas étage.

— Peste! dit-il, en pirouettant sur ses talons et en promenant des regards sarcastiques autour de lui, du luxe! des fleurs, des oiseaux, un piano, un chevalet tenant compagnie à votre table de travail... parbleu! je conçois bien qu'on attache du prix à une retraite qu'embellissent à la fois la nature, le bien-être matériel, les arts et l'amitié; surtout, lorsque cette dernière se présente sous la forme de deux personnages dont l'un est un vieillard et l'autre un jeune homme... l'un, qui fournit la retraite; l'autre, qui la rend supportable...

Ces paroles ne furent pas plutôt prononcées qu'Octave fit un brusque mouvement pour s'élancer dans le salon.

— Je vous défends de bouger! lui dit à voix basse M. Benoît.

— Comment, monsieur! reprit celui-ci avec force, vous vous opposeriez à ce que je châtiasse ce misérable?...

— Mordienne! s'il y a quelqu'un d'offensé ici, c'est moi, ce me semble... rapportez-vous-en donc à moi pour en tirer satisfaction...

— Monsieur! répondit Laurence, qui s'était redressée vivement en se sentant blessée dans sa dignité de femme et qui trouva des accents pathétiques auxquels Raoul était loin de s'attendre; monsieur, si votre intention en me demandant une entrevue a été de me gratifier d'une nouvelle injure... cela suffit, je l'accepte. Mais, si c'est une comédie que vous avez voulu jouer en venant ici, je ne la tolérerai pas plus longtemps, attendu que je ne suis point chez moi et que je ne suis ici que par charité, entendez-vous, monsieur?... Ainsi, je prendrai la liberté de vous faire observer que si c'est une lâcheté indigne d'un homme de cœur que d'ou-

trager une femme, c'est aussi une insolence impardonnable de s'introduire chez des gens inoffensifs dans le seul but de les insulter...

— Ah! ah! ah! fit en ricanant le docteur Raoul Dubreuil qui, après avoir repris son chapeau, se dirigeait vers la porte du salon : quel air majestueux! quel air imposant!... vous joueriez les Lucrèces dans la perfection, parole d'honneur!... on ne dit pas mieux aux Français... S'il vous prenait jamais envie d'y débuter... dame! vous savez, Laurence, on ne peut prévoir ce que l'avenir nous réserve... eh bien! je me charge de vous, je suis lié avec le directeur...

Il sortit, et Laurence retomba anéantie sur son fauteuil.

— Pardieu! vit-on jamais une semblable péronnelle! murmurait Raoul en redescendant l'escalier. Fiez-vous donc aux femmes! comme ça se forme! comme ça se développe!... au moment où on croit les tenir, crac! elles vous glissent entre les doigts...

Il s'arrêta à la porte de la loge. En le voyant paraître le portier avait tourné le dos à l'allée.

— Pst! pst! fit Raoul.

Le bonhomme ne bougea pas. Raoul frappa à la vitrine.

— Qu'est-ce qu'il y a? dit rudement le portier en ouvrant le vasistas.

—Tiens, mon vieux! reprit Raoul en mettant sur l'appui de la fenêtre, d'abord une carte d'adresse, puis, par-dessus, une pièce de cinq francs : voici pour boire une bonne bouteille à ma santé... viens me voir chez moi, demain dans la matinée, et je te garantis que tu seras content.

— Reprenez votre argent, monsieur, dit le père Latuile dont les yeux avaient cependant brillé un instant d'un éclat inaccoutumé en apercevant la pièce ronde : je ne me chauffe plus de ce bois-là...

— Vieil imbécile! grommela Raoul en remettant en poche sa carte et ses cinq francs. Puis il monta dans le cabriolet qui l'attendait devant la porte de la maison.

Au départ du docteur, Octave voulut se précipiter sur ses traces ; le vieillard le contint par ces seuls mots :

— Jeune homme!... vous êtes la dernière personne qui doive chercher à connaître cet homme...

— C'est vrai.. , dit Octave après un moment de réflexion.

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon ami... si je ne me trompe, il est temps que nous ayons ensemble, en tête à tête, une explication définitive, n'est-il pas vrai?

— Mon cher monsieur, reprit vivement Octave, vous courez au-devant de mes désirs... je suis tout à vous.

— Mordienne! comme vous y allez, vous... Ici, tout de suite, c'est impossible; nous en avons trop long à dévider... Voyons, donnons-nous rendez-vous... nous sommes au mercredi soir... samedi, ça vous conviendrait-il?

— Certainement.., seulement je trouve que le terme est un peu éloigné...

— Chaque chose en son temps... Ainsi, samedi prochain, à quatre heures de l'après-dîner... au jardin des Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau... c'est convenu?

— Je n'y manquerai pas!

— Bon... Ah! j'oubliais... promettez-moi que vous ne ferez aucune espèce de démarche ni de recherche pour retrouver cet homme.

— Je m'y engage.

— En outre — excusez ma franchise — dispensez-vous de venir chez moi de quelques jours... vous me comprenez sans doute?... Soyez persuadé que je saurai vous indemniser de ce sacrifice.

— Puisque vous l'exigez, il faut bien que j'y consente... pourtant, ce me sera pénible, croyez-le.

— Oui, oui!... nous connaissons cela!... Maintenant, je vous demanderai la permission de rester seul...

— Vous êtes la raison, la prudence et la bonté même, monsieur Benoît... Allons, je me retire... au revoir, à samedi.

Ils quittèrent le cabinet du vieillard.

— De grâce! dit Octave lorsqu'ils furent dans la salle d'entrée, accordez-moi, non pas de lui parler, mais de l'entrevoir.

M. Benoît ne s'y opposa pas. — S'arrêtant sur le seuil du salon, le jeune homme y jeta un coup d'œil rapide. — Laurence, immobile, brisée par la douleur, accablée par un morne abattement, dévorait ses larmes en silence... — Octave leva les yeux au ciel; puis, saisissant une des mains du vieillard, il la pressa avec effusion, et sortit sans avoir proféré une parole...

. . . . . .

. . . . . .

Nous ne savons pas au juste de quelle manière M. Benoît s'y prit pour consoler Laurence. Ce qu'il y a de positif, cependant, c'est que, peu d'heures après la scène que nous venons de rapporter, elle avait repris un air de mélancolie sereine et de gratitude caressante dont le vieillard était tout attendri. — La seule particularité intéressante de l'entretien qu'ils eurent ensem-

ble, est celle-ci : — Laurence se rendit à sa chambre et en revint un moment après, tenant à la main un papier plié qu'elle remit à son bienfaiteur en disant : « Voilà, monsieur, le seul titre qui soit resté en ma possession et probablement le seul que ma mère ait songé à exiger. »

Le soir de ce même jour, bien qu'il eût fait dans la journée une chaleur de vingt-cinq degrés, M. Benoît fit allumer du feu dans son cabinet où il alla s'enfermer quand l'heure de la soirée fut un peu avancée.

A la lueur d'une bougie, on aurait pu le voir retirer d'une armoire en placard un objet assez volumineux, le porter sur un établi placé près d'un tour, le lacérer avec un instrument tranchant, le briser à grands coups de marteau, puis lancer dans le foyer tous les débris qu'il avait ainsi faits. Alors, il y eut dans l'âtre de vives lueurs et de grands pétillements... — C'était le portrait de Raoul Dubreuil, toile et cadre, que, de son chef, M. Benoît avait jugé à propos de livrer aux flammes.

III

Le lendemain matin, M. Benoît, qui avait sauté à bas de son lit presque au point du jour, se trouvait de bonne heure dans son cabinet; et il était assis à son bureau, tantôt écrivant, tantôt compulsant une multitude de papiers rangés dans un carton.

— A ce qu'il paraît, se disait-il, ce cher docteur en a fait de belles à Venise... C'est vraiment commode d'avoir des relations dans

tous les pays ; comme ça, on est tout de suite au courant des peccadilles de ceux qui s'avisent de vouloir nous inquiéter... Mordienne! ils ne savent pas à qui ils se frottent, ces gaillards-là!

A cet endroit de son monologue, — en ce moment il était environ huit heures et mademoiselle Rose était allée faire les provisions du ménage, — le vieillard fut interrompu par l'arrivée de la mère Jousseau qui venait le prévenir qu'un étranger, porteur d'une lettre à lui adressée, désirait être introduit près de lui.

Nous rapporterons textuellement le dialogue auquel donna lieu cet incident.

— Est-ce à M. Benoît que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

— Voici une lettre que je suis chargé de vous remettre de la part de mon patron.

— Qui est-ce, monsiéur, votre patron?

— M. Théodore Froidefond, avocat consultant.

— Ah bah! s'écria le vieillard en faisant un soubresaut sur son fauteuil et en prenant vivement des mains du clerc le pli qu'il lui tendait.

— J'ai ordre, monsieur, d'attendre une réponse.

M. Benoît désigna un siége au clerc, décacheta l'enveloppe et parcourut rapidement la missive.

— L'effronté coquin!... ça dépasse toute croyance!... ne put-il s'empêcher de s'écrier quand il eut achevé sa lecture. — Ah! pardon, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers son visiteur; je me croyais seul et je pensais à haute-voix... Voyons, dit-il en posant une tablette de marbre sur la lettre dépliée, voudriez-vous causer un peu avec moi, monsieur?... comment vous nomme-t-on, s'il vous plaît?

— Pinchon.

— Notez bien, monsieur Pinchon, que je n'ai nullement l'intention de vous induire à divulguer les secrets de votre maître... ainsi, rassu-

rez-vous et n'ayez aucun scrupule à ce sujet... M. Froidefond est-il généreux, monsieur Pinchon?...

— Hum!... hum! se contenta de faire le clerc en jetant un coup d'œil sur ses vêtements afin que leur état répondît pour lui.

— Oui... je comprends... Tenez, dit M. Benoît en prenant dans un des tiroirs du bureau une pièce d'or que, par délicatesse, il ne lui remit qu'après qu'il l'eut enveloppée dans un morceau de papier... acceptez cette petite rétribution pour prix de votre course.

M. Pinchon eut d'abord un éblouissement; puis il se dressa à demi, tendit machinalement la main et s'assit de nouveau en s'inclinant.

Il est des cas où le proverbe : Qui accepte, se vend, est d'une vérité incontestable. M. Benoît en était probablement convaincu, car il adressa sans préambule cette question au commis :

— Savez-vous si M. Raoul Dubreuil est toujours en rapports de bonne intelligence avec M. Théodore Froidefond? Se voient-ils souvent?

— M. Raoul Dubreuil... je ne connais pas ce nom-là.

— Un docteur en médecine, un ancien camarade de collége de votre patron...

— Ah! j'y suis... un grand bel homme, au verbe haut et aux gestes cavaliers?

— C'est cela même... eh bien?...

— Il y a deux mois environ que je le vis dans l'étude pour la première fois... voici quelques jours qu'il y vient de nouveau... j'ignore quel motif l'y amenait, et ce qui se passa entre ces messieurs, mais le fait est qu'ils se quittèrent fort mécontents l'un de l'autre, M. Raoul surtout. Depuis je ne l'ai plus revu.

— Ah! ah!... — Cela me suffit, monsieur Pinchon; c'est tout ce que je réclamais de votre obligeance et je vous remercie infiniment... Actuellement, j'aurais besoin d'être seul pour répondre à tête reposée à monsieur votre patron... auriez-vous la complaisance de repasser dans une petite heure?

— Comment donc! à votre aise, monsieur Benoit.

Le clerc sortit.

M. Benoît, resté seul, se mit à se promener dans son appartement, marchant vite et se frottant les mains d'une certaine façon.

— Pardieu! je suis charmé, insignes coquins, que vous vous soyez décidés à l'attaque... Soyez tranquilles, je vous suivrai bien dans l'arène; seulement je choisirai le terrain... Parce que vous avez affaire à un vieillard sec et grêle, vous seriez-vous imaginé, par hasard, que vous auriez bon marché de son courage et qu'il vous laisserait vous approprier sa fortune tout en lui enlevant sa protégée? Tout beau, mordienne!... je défendrai l'une et l'autre, *unguibus et rostro*... j'ai bec et ongles, messieurs : vous l'apprendrez à vos dépens, tant pis pour vous!... Mais, aussi, vit-on jamais pareille scélératesse unie à tant d'impudence!... Ils trouvent donc que leur victime n'est pas assez à plaindre, la malheureuse! qu'ils la relancent jusque dans ma maison?... Qu'ils attendent, et sous peu ils auront vu

comment j'en découds lorsque je m'en mêle... Je vais commencer par leur rendre politesse pour politesse; ensuite, je les opposerai l'un à l'autre, et, enfin, lorsqu'ils seront démoralisés, je les achèverai isolément... Mordienne! point de quartier pour des misérables de cette espèce! — Allons, aujourd'hui, la matinée sera consacrée à la correspondance, et l'après-midi aux courses qu'elle nécessitera... Mettons-nous à l'ouvrage...

Il s'assit à son bureau, plaça devant lui un cahier de papier de poste et se prépara à écrire.

— Minute!... se dit-il tout à coup, relisons d'abord la lettre de ce Théodore Froidefond.

Il lut :

« Monsieur,

» Je n'ai pas l'avantage d'être connu de vous » personnellement, mais ayant l'honneur d'être » membre de plusieurs associations charitables » dont vous faites partie, j'ai cru qu'à la faveur

» de cette confraternité vous excuseriez la li-
» berté que je prends de vous écrire. Malgré la
» gravité du sujet dont je vais vous entretenir,
» je serai bref, monsieur, afin de ne pas abuser
» de vos moments; du reste, mademoiselle
» Laurence vous aura probablement instruit de
» certaines particularités, ce qui me permet de
» passer par-dessus les détails oiseux.

» Je sais votre admirable conduite envers
» une jeune personne à laquelle je porte depuis
» longtemps un vif intérêt... Je ne vous ferai
» pas d'éloges, monsieur; ils seraient trop au-
» dessous de ceux que vous méritez, et j'entre
» en matière :

» M. Raoul Dubreuil, jeune docteur en mé-
» decine, un de mes anciens condisciples de
» collége, me fit autrefois confidence du pen-
» chant violent qu'il éprouvait pour mademoi-
» selle Laurence. Il me la dépeignit sous des
» couleurs telles, que mon respect de la morale
» et mon amour de la vertu s'émurent à l'idée
» de savoir qu'une pauvre orpheline, douée de

» tant d'inappréciables qualités, allait se trou-
» ver exposée, sans défense, aux embûches d'un
» libertin fieffé. — Afin de le détourner de toute
» tentation coupable contre l'infortunée demoi-
» selle, je fis appel à ce qui pouvait rester
» d'honnête en lui. Mes remontrances, mes
» conseils parurent le toucher. Hélas ! il n'a-
» vait qu'à me donner le change pour se débar-
» rasser de mes obsessions. J'appris plus tard
» qu'il avait séduit cette malheureuse, puis qu'il
» l'avait abandonnée ! Que vous dirai-je ? j'appris
» aussi la manière miraculeuse dont vous pré-
» servâtes sa victime des suites de son désespoir.

» Mais, voici que M. Raoul Dubreuil, revenu
» dernièrement d'Italie où il était allé dissiper les
» débris de sa fortune en compagnie d'une femme
» de mœurs dissolues, est dans l'intention de
» renouer ses relations avec mademoiselle Lau-
» rence, en couvrant ses desseins d'une promesse
» de mariage. Or, il faut que vous sachiez que
» ce Raoul est tellement ruiné, qu'il a été réduit,
» depuis son retour, à vendre par mon intermé-

» diaire, pour la modique somme de huit cents
» francs, une collection de colifichets lui prove-
» nant de ses nombreuses maîtresses, collection
» parmi laquelle se trouvaient deux bijoux dont
» mademoiselle Laurence lui avait fait cadeau.

» En face du nouveau péril que court votre
» protégée, j'ai senti naître en moi, d'un côté,
» une haine extrême pour l'auteur de ses maux,
» et, de l'autre, une tendre sympathie pour elle.
» — A force de m'étudier à trouver un moyen
» qui pût la soustraire aux entreprises de son
» séducteur, j'en suis venu à l'idée de la prendre
» sous ma protection immédiate en lui offrant
» mon cœur et mon nom. — Moi qui ai été à
» même d'apprécier (d'après les aveux non sus-
» pects de Raoul) ce qu'il y a de noble et de
» généreux dans l'âme de Laurence, j'ai été
» naturellement conduit à l'absoudre d'une
» faute dont elle a tant souffert, et dont tout le
» blâme est réversible sur le lâche qui la
» trompa. — Ainsi donc, monsieur Benoît, si
» votre protégée daignait accueillir favorable-

» ment ma demande, elle pourrait compter non-
» seulement sur l'oubli du passé, mais encore
» sur les soins et les attentions d'un galant
» homme.

» Quant à ce qui me concerne, monsieur,
» ma position est honorable; je jouis d'une
» considération non contestée; et ma fortune,
» consistant en trois cent mille francs réalisa-
» bles en quelques jours, me donnerait la faci-
» lité de voyager après mon mariage.

» Vous avez rempli les devoirs d'un père
» envers mademoiselle Laurence : vous devez
» donc en avoir les droits. C'est pourquoi je
» m'adresse premièrement à vous, et vous prie
» de prendre en sérieuse considération l'ouver-
» ture qui fait l'objet de cette lettre.

» Veuillez accepter, monsieur, l'assurance de
» ma profonde estime, ainsi que l'hommage de
» mes respects.

» Votre très-humble et très-dévoué ser-
» viteur,

» Théodore Froidefond, avocat. »

— Maître cafard ! s'écria M. Benoît lorsqu'il eut terminé sa lecture : c'est en pure perte que tu t'es mis, avec moi, en frais de discours patelins et mielleux ! Quel hasard providentiel que celui qui m'a conduit sur la piste de ta scélérate intrigue et m'a fait découvrir ton subit amour pour les beaux yeux de ma cassette !... Mordienne ! il est de ces choses qui peuvent se pardonner parce qu'on a de la bonté dans le cœur, mais les accepter pour un peu d'argent... Pouah !... De mon temps, lorsque j'avais l'honneur de faire partie de la magistrature, j'ai bien connu des avocats qui n'étaient pas indifférents à l'appât de beaux honoraires, mais je n'eusse jamais cru un membre du barreau français capable d'une telle bassesse !... — Attends, attends, mon ami Froidefond !... je vais tâcher de te faire rendre gorge de ce que tu nous as volé indignement !...

Alors il écrivit la lettre suivante :

« Monsieur,

» Pour répondre à la confiance que vous avez

» bien voulu me témoigner, je vais user avec
» vous d'une franchise sans égale.

» Votre lettre, monsieur, renfermant cer-
» taine méprise, volontaire ou involontaire,
» permettez-moi de la rectifier.

» M. Raoul s'était bien réellement décidé à
» épouser mademoiselle Laurence, et cela, parce
» que, d'après vos propres insinuations, il me
» croit excessivement riche : telle est l'explica-
» tion d'une démarche qu'il a tentée hier, dé-
» marche dont jadis vous lui aviez vous-même
» fourni l'idée, et dans laquelle, malheureuse-
» ment pour lui et fort heureusement pour
» Laurence, il a vu ses espérances avorter
» complétement. Afin de le consoler de cet
» échec, je lui fais parvenir un double de votre
» lettre, et profite de l'occasion pour lui ap-
» prendre que c'est moi qui ai acheté ses bijoux
» et qui les lui ai retournés en totalité, sauf
» cependant les deux dont vous avez fait une
» mention particulière dans l'épître que vous
» m'avez adressée.

» Maintenant, veuillez prêter votre attention » à l'historiette qui suit :

» Une dame et sa fille vivaient très-retirées » du monde en une petite maison de campagne » de la banlieue de Paris. La dame qui n'entendait absolument rien au maniement des fonds confia son avoir, toute sa fortune, une somme de quatre-vingt-cinq mille francs, à un agent d'affaires infidèle, lequel décampa un beau matin laissant sa cliente plongée dans la plus affreuse détresse, et ne songeant même pas à faire des poursuites, car le banqueroutier frauduleux avait eu la précaution de mettre la frontière entre sa dupe et lui. Elle vendit sa maisonnette et se réfugia à Paris où elle éleva sa fille du produit de son travail, il y a environ six ans de cela. Or, deux ou trois années après son exploit, l'escroc ayant su qu'on ne pensait plus à lui, que son affaire, qui au surplus n'avait presque pas eu de retentissement, était assoupie, revint à Paris, s'y établit dans un autre quartier et s'y mit à

» pratiquer l'usure et des affaires qu'on n'avoue » pas.

» Vous saurez donc (formule de langage, car » vous savez ceci beaucoup mieux que moi) » que cette dame était madame Élise Perrault » qui mourut de chagrin de sa ruine; que sa » fille, c'est mademoiselle Laurence; et que » l'homme d'affaires sur la sellette... c'est vous, » Théodore Froidefond! . . . . . .

» Puisque vous vous dites animé de senti- » ments si bienveillants pour mademoiselle » Laurence et que votre fortune (trois cent mille » francs réalisables en quelques jours) vous » met à même d'en donner sans nul retard des » preuves éclatantes, vous m'accorderez sans » doute la latitude d'attendre, avant de discu- » ter avec vous la question matrimoniale, que » vous ayez réglé définitivement et à l'amiable » le reliquat dont il s'agit. — A l'effet de m'en- » tendre avec vous sur ce sujet, je passerai à » votre étude samedi prochain, sans faute, vers » les deux heures de relevée.

» Il me reste à remplir, monsieur, un devoir » qui m'est pénible, c'est de porter à votre connaissance que : sachant combien la nature » humaine est faible, peu persévérante dans ses » bons mouvements, et, en outre, qu'il est souvent nécessaire qu'on la contraigne au bien; » j'aurai déposé entre les mains de M. le procureur du roi, en son parquet, au moment où la » présente vous sera remise, le reçu, signé de » vous, des quatre-vingt-cinq mille francs qui » vous ont été confiés jadis par madame Élise » Perrault, ainsi que l'original de la lettre que » vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; attendu que cette dernière pièce constate d'une » manière irréfragable votre position de fortune » à ce jour-ci.

» Je vous présente mes salutations empressées.

» Votre serviteur,

» Benoît. »

A peine M. Benoît avait-il cacheté la lettre

qu'il adressait à M. Théodore Froidefond, que le clerc entra, le teint coloré, l'œil flamboyant : il était aisé de s'apercevoir que M. Pinchon n'avait pas passé toute une heure seulement à flâner par les rues.

— Voici la réponse que votre patron attend avec tant d'impatience, dit le vieillard . ne tardez pas d'une minute à la lui remettre en main propre...

— Comptez sur moi, monsieur, reprit M. Pinchon dont la langue était devenue épaisse; croyez que je me ferai toujours un devoir de vous être utile ou agréable en quoi que ce puisse être... Je suis votre serviteur très-humble, monsieur...

Le saute-ruisseau émérite s'éclipsa après force saluts.

M. Benoît haussa les épaules de dégoût en reconnaissant que ce triste hère n'avait rien eu de plus pressé que d'aller engouffrer chez un débitant de boisson une partie de la gratification qu'il avait reçue de lui; puis, restant à son bureau, il continua sa besogne.

— Et d'un !... dit-il d'un air de satisfaction. Passons au dossier de cet aimable et sémillant docteur... Quel mari rangé ça vous ferait ce charmant débauché !... Que n'ai-je une fille dont je puisse lui confier le bonheur?... Ah ! misérables que vous êtes, l'un et l'autre, je vous materai bien à moi tout seul, je vous le certifie !

Alors il plaça à sa portée une foule de papiers de diverses écritures, et se mit à écrire une deuxième lettre, tout en jetant de temps en temps les yeux sur quelques-unes de ces feuilles, et en les compulsant avec une minutieuse attention.

« *A monsieur* Raoul Dubreuil, *docteur* » *médecin, rue Notre-Dame de Lo-* » *rette,* 111, *à Paris.*

» Monsieur,

» En échange des compliments que vous avez

» bien voulu charger mademoiselle Laurence
» de me transmettre de votre part, vous trou-
» verez ci-incluse la copie collationnée d'une
» lettre que M. Théodore Froidefond a jugé à
» propos de m'adresser. Vous serez, je l'espère,
» édifié sur l'attachement que vous y témoigne
» ce digne ami et vous y verrez combien vous
» avez à vous louer de l'avoir choisi pour con-
» fident de vos amours. Quant à l'original de la
» susdite missive, il vient d'être déposé par moi
» au parquet de M. le procureur du roi, où vous
» pouvez en prendre connaissance si l'envie
» vous en prend. Vous apprécierez l'utilité de
» cette mesure lorsque vous saurez que mon-
» sieur Théodore Froidefond est justement
» l'homme d'affaires qui autrefois a dépouillé
» de tout son avoir la dame Élise Perrault, que
» vous soignâtes avec tant de zèle et de dévoue-
» ment.

» Il m'est revenu que votre imagination bat-
» tait les champs afin de découvrir le mysté-
» rieux inconnu qui vous restitua, en totalité

» moins deux, les bijoux dont vous chargeâtes
» M. Froidefond de vous débarrasser. Je suis
» cette personne ; et je vous déclare que je ferai
» des joyaux que j'ai gardés par devers moi tel
» usage que bon me semblera, les ayant légiti-
» mement acquis, moyennant la somme de huit
» cents francs, déboursée espèces sonnantes.

» Vous devez voir, monsieur, par ce qui pré-
» cède, que vous avez peu galamment reconnu
» mes procédés à votre égard. Pourtant, comme
» vous ignoriez que c'était à moi que vous étiez
» redevable du retour des objets qui doivent
» vous être chers à tant de titres, je consens à
» passer l'éponge sur l'offense que vous m'avez
» faite hier en vous permettant d'insulter aussi
» lâchement que vous l'avez osé, dans mon do-
» micile, une femme qui mérite vos respects,
» vous le savez bien, et dont cependant vous
» avez rendu l'existence plus qu'amère, vous ne
» pouvez le nier... Mais... n'y revenez pas, je
» vous le conseille, car je tiens à ma disposition
» des moyens sûrs de vous faire repentir de

» toute nouvelle forfaiture. Pour votre gou-
» verne, je vais vous éclairer sur ce que mes
» avis peuvent avoir d'obscur.

» M. le comte de Château-Randon, consul
» général à Venise, avec qui je suis intimement
» lié, vient, sur mes instances, de m'expédier
» en bonne forme l'homologation d'un jugement
» prononcé le 25 juillet dernier par la cour su-
» prême du royaume Lombard-Vénitien : juge-
» ment par lequel vous avez été condamné à
» deux ans de prison pour vous être rendu
» coupable de nombreuses escroqueries.

» A l'expédition du jugement précité, se
» trouve annexée une déclaration collective de
» vos créanciers, dûment légalisée, et enregis-
» trée à la chancellerie du consulat français, par
» laquelle ils reconnaissent me substituer à
» leurs droits, lieu et place, par suite d'un
» règlement de compte soldé de mes deniers
» par mon fondé de pouvoir, le comte de Châ-
» teau-Randon.

» Vous voyez donc, monsieur Raoul Du-

» breuil, que par suite de la grande régularité
» que j'ai fait apporter dans toute cette procé-
» dure, je suis en mesure non-seulement de
» vous perdre par le scandale, mais encore
» d'obtenir du tribunal de la Seine la confir-
» mation du jugement prononcé par le tribunal
» de Venise.

» Je termine ma longue mercuriale, monsieur
» le docteur, en vous avouant que ma seule in-
» tention en intervenant dans vos affaires a été
» d'acheter votre discrétion, et que, par consé-
» quent, si votre conduite est conforme à ce que
» j'exige de vous, vous n'aurez nullement be-
» soin de vous inquiéter du remboursement des
» onze mille cinq cents francs; mais aussi, par
» contre, je vous invite à garder un religieux
» silence sur le passé en ce qui touche à vos
» relations avec mademoiselle Laurence, car
» vous devez sentir qu'après avoir pris cette
» négociation tant à cœur, je dois être entière-
» ment résolu à ne reculer devant aucun sacri-
» fice pécuniaire afin de pouvoir atteindre le

» but que je me suis proposé en tout ceci.

» Recevez mes salutations.

» Votre serviteur,

» Benoît. »

Cette dernière épître terminée, le vieillard fit une copie de celle que Théodore Froidefond lui avait écrite, la plaça sous l'enveloppe de la lettre qu'il adressait à Raoul, prit ensuite quelques notes, et déposa la plume; après cela, il songea qu'il était l'heure du déjeuner, procéda à cet acte important, durant lequel il fut d'une grande gaieté; puis il fit sa toilette et sortit.

Après avoir jeté dans la première boîte de poste venue sa lettre à Raoul, M. Benoît traversa le Pont-Neuf, enfila le quai des Orfévres et bientôt après il entrait à la préfecture de police. A peine eut-il décliné à un employé ses nom et qualité, qu'il fut introduit près du secrétaire général de cette administration.

— Monsieur, dit-il à ce fonctionnaire, j'ai fortement lieu de soupçonner qu'un certain agent d'affaires honteuses, nommé Théodore Froidefond, est sur le point de se réfugier à l'étranger en enlevant les fonds de ses clients. Ayant la ferme intention de m'opposer à son coupable projet, je viens vous prier de vouloir bien faire immédiatement transmettre par le télégraphe, sur tous les points de passage de nos frontières, le signalement de l'individu en question. Afin que les frais nécessités par cette mesure ne soient pas supportés par le gouvernement, voici un billet de mille francs que je mets à votre disposition, désirant que le surplus de ce qui serait absorbé par la transmission de cette dépêche soit distribué aux pauvres de l'arrondissement que j'habite.

Le fonctionnaire accueillit avec empressement la demande de M. Benoît, prit lui-même le signalement de la personne qu'il recommandait ainsi à sa vigilance, ordonna à l'un de ses subordonnés, en présence du vieillard, de por-

ter sur-le-champ cet avis au directeur du télégraphe; et, enfin, promit à son visiteur de le tenir au courant de ce qui surviendrait de nouveau au sujet des craintes qui avaient motivé sa démarche.

— Puisque je suis si près du Palais de Justice, pensa M. Benoît en quittant la Préfecture, je vais tâcher de faire d'une pierre deux coups.

Dix minutes après il se trouvait en tête à tête avec le procureur du roi. — Il y eut entre ces messieurs une longue conférence qui se termina de la sorte :

— Monsieur, disait ce magistrat avec un ton de parfaite déférence pour son interlocuteur : la déclaration que vous venez de me faire est si grave, ses détails sont tellement circonstanciés, en un mot la culpabilité de l'individu est si flagrante, que je ne puis accepter la somme que vous voulez consigner entre mes mains dans le but de vous porter partie civile contre ce Froidefond. Je dirai plus, il serait de mon devoir

de faire procéder sans nul retard à son arrestation afin qu'il soit statué sur son sort par la cour d'assises. Cependant, pour me conformer à vos désirs, j'essayerai des voies de conciliation; à cet effet, je vais le sommer, à bref délai, d'avoir à comparaître par devant moi. Mais, s'il n'obtempérait pas à mon injonction, je me verrais réduit à lancer contre lui un mandat d'amener.

— Ma foi! monsieur le procureur du roi, répondit le vieillard en prenant congé, je m'en rapporte totalement à vous du soin de mener à fin cette malheureuse affaire.

Le représentant du ministère public accompagna M. Benoît jusqu'à la porte de son cabinet, et lui promit de se mettre à l'œuvre le jour même.

— Bon! se disait le vieillard en retournant à la rue du Dragon : voici mes lacs tendus... bronchez à cette heure, messieurs les vauriens, et vous verrez un peu comment on s'y prendra pour vous rogner les griffes. A chair de loup dents de chien, mordienne!...

IV

On était arrivé au samedi. — Le lecteur n'a sans doute pas oublié que M. Benoît a pour ce jour-là un rendez-vous avec Octave et, en outre, qu'il a marqué à Théodore Froidefond qu'il serait à son étude sur les deux heures.

A l'heure dite, le vieillard approchait de la rue des Fossés-Montmartre, bien décidé à ne faire aucune concession à l'homme d'affaires, quand, arrivé près du numéro 7, il aperçut

M. Pinchon qui se promenait de long en large. Il se dirigea vers lui; le clerc le reconnut aussitôt et le salua avec empressement.

— Votre patron est-il chez lui? demanda M. Benoît.

— Non, monsieur, pas pour le moment.

— Mordienne! aurait-il oublié mon avertissement, ou bien n'en aurait-il pas tenu compte? Savez-vous à quelle heure il sera de retour?

— Non, monsieur.

— Ne vous a-t-il pas chargé de me recevoir en son absence?

— Non, monsieur...

— Où est-il donc? mordienne!

— Je l'ignore absolument... Tout ce que je sais, c'est qu'il n'a pas encore paru de la journée, et que je l'attends depuis ce matin.

— Ah! ah!... je comprends, l'oiseau aura déjà déniché... cela ne me surprend nullement...

— Que dites-vous, monsieur?... moi qui le croyais occupé à vider une partie d'honneur!...

— Une partie d'honneur? mordienne! que me rabâchez-vous là?... est-ce qu'il connaît cela, lui!...

— Cependant... après la scène qui a eu lieu hier soir à la Bourse...

— Une scène!... Avez-vous quelques instants à me sacrifier, monsieur Pinchon?

— Je suis tout à votre service, monsieur Benoît...

— Eh bien, suivez-moi, et vous me raconterez ce qui s'est passé. N'ayez aucune crainte de manquer le sieur Froidefond, car il ne reparaîtra plus... c'est moi qui vous l'assure... ou du moins, s'il revient, ce sera reconduit par la gendarmerie...

— Dieu! vous m'effrayez!... s'écria le plumitif dont la figure piteuse exprima en ce moment une anxiété visible... nous touchons à la fin d'août; si mes appointements du mois allaient être flambés!...

Le vieillard eut l'air de ne pas prendre garde à ce qui motivait les appréhensions de M. Pin-

chon; il l'emmena avec lui, le conduisit dans l'enceinte extérieure du palais de la Bourse, et là, il le pria de lui raconter l'événement auquel il avait fait allusion.

— Je ne sais, monsieur, disait le clerc, ce que vous avez pu mander à l'avocat Froidefond dans la lettre que vous me remîtes pour lui avant-hier; toujours est-il que dès qu'il en eut pris connaissance il me sembla fort agité; bientôt après, il sortit, et resta toute la journée absent. Hier matin, aussitôt mon arrivée à l'étude, il me fit porter, en plusieurs voyages, chez un changeur qu'il me désigna, une grande quantité de sacs de mille francs, avec ordre de ne recevoir en échange que des billets de banque. Les clients qui se présentèrent durant l'intervalle de mes courses, il les congédiait lestement. — Vers les deux heures, — il était encore plus pâle que la veille, — il sortit en me recommandant, dans le cas où M. Raoul Dubreuil demanderait à le voir, de lui dire qu'il n'eût pas à revenir, attendu qu'il se rendrait chez lui dans la matinée du

lendemain, qui est aujourd'hui. Il n'était pas à cinquante pas de la maison, qu'en effet son ami arriva. Ma réponse à ses interrogations le mit dans une fureur indicible : « Je suis plus que » persuadé que votre patron ne viendra pas chez » moi, car il sait que je suis homme à le jeter » par la fenêtre ; mais, quand il se cacherait au » fond des entrailles de la terre, j'irai l'y déter- » rer !... » Et il partit. Mais, voici que, sur les quatre heures et demie, M. Froidefond reparut, dans un état de bouleversement complet : ses habillements étaient en désordre ; il tenait sur sa figure un mouchoir où j'aperçus des taches de sang... — « Monsieur Pinchon, me dit-il, » parlant avec difficulté et se soutenant à peine » sur ses jambes : pendant que je me trouvais » à la Bourse, il m'a pris un coup de sang... Je » ne recevrai plus personne d'aujourd'hui... » vous êtes libre de vous retirer. — Mais, lui fis- » je observer, il serait opportun de consulter » un médecin... désirez-vous que j'en aille querir » un ? — Non, non ! me répondit-il, l'accès est

» passé... je me sens beaucoup mieux... » Je me retirai, surpris d'apprendre que M. de Froidefond, lui qui est si pâle, si chétif, fût sujet aux coups de sang... Or, à ce qu'il paraît, ce coup de sang... n'était qu'un coup de poing.

— Ah bah ! exclama monsieur Benoît.

— Oui, monsieur, c'est comme j'ai l'honneur de vous le rapporter; voici comment je fus instruit de cette particularité : — je me rendais à mon taud... à mon domicile, veux-je dire, lorsque je me rencontrai nez à nez avec un de mes anciens camarades de basoche, un premier clerc d'avoué... Ah ! il a fait son chemin, celui-à !... deux mille quatre cents francs par an, plus les vacations d'expertise, arbitrage, etc... ce n'est pas comme moi, qui trime en galérien, du matin au soir, pour un morceau de pain...

A cet endroit de la narration, M. Benoît, qui était tout oreilles, se permit pourtant une observation.

— Mais, demanda-t-il, il ne boit pas, lui, n'est-il pas vrai ?...

Le clerc rougit, baissa les yeux et reprit :

— Que voulez-vous! la misère, l'abrutissement, le désespoir : ce sont de bien méchants conseillers, monsieur Benoît!...

— Pardon! je n'ai pas l'intention de vous blesser, reprit le vieillard; poursuivez votre récit, je vous en prie...

« — Eh bien! me dit mon confrère, il en fait » de belles, ton avocat Froidefond!... — Que » veux-tu dire? lui demandai-je. — Je revenais » de voir juger l'affaire d'un de nos clients au » tribunal de commerce, lorsque en traversant » la grande salle de la Bourse, me trouvant » près du parquet des agents de change, j'en- » tendis s'élever une rumeur étrange; je m'ap- » prochai de l'endroit d'où elle partait et je fus » témoin de la fin d'une scène dont un des » spectateurs m'a raconté le commencement... » Tandis qu'il négociait au comptant des cou- » pons de rente ainsi que des effets au porteur, » ton patron avait été accosté par un monsieur, » un solide compère, ma foi! qui se mit à le

» rudoyer fort, le gratifiant à haute voix des » épithètes de : traître, fripon, fourbe, voleur, » que sais-je encore! Froidefond, sentant » sans doute qu'il ne lui était pas possible de » se justifier, essayait d'entraîner son adver- » saire hors de la salle, afin d'éviter le scandale » de cet esclandre public ; mais celui-ci, qui ne » voulait rien écouter, tira alors une lettre de » sa poche, la mit sous les yeux de l'avocat, » puis : — Maintenant, dit-il, je vais te payer » les honoraires du service que tu m'as rendu! » — Aussitôt, il lui administra en plein visage, » du revers de sa main, un soufflet si vigoureu- » sement appliqué que le sang lui jaillit du nez » et de la bouche. Ton patron ne riposta pas et » s'esquiva sans souffler mot, tandis que le beau » monsieur lui criait à tue-tête : — Tu m'en- » verras tes témoins, entends-tu, Froidefond, » ignoble gueux! pour que j'achève de te régler » ton compte!... » C'est ce qui me faisait pré- sumer, ajouta M. Pinchon, que le patron s'était rendu sur le terrain avec M. Raoul, qui sans doute est son agresseur.

— Gardez-vous de craindre que leur querelle n'ait une pareille issue... Je connais mon Froidefond, reprit le vieillard ; et je parierais bien qu'en ce moment il ne songe guère à mettre l'épée à la main.

Durant la dernière partie de cette narration, M. Benoît était resté froidement impassible. — Il survint une pause pendant laquelle, quoiqu'il parût fortement préoccupé, sa figure demeura également impénétrable ; enfin, il rompit le silence.

— Ainsi donc, mon pauvre monsieur Pinchon, dit-il, vous voilà en disponibilité !

— Hélas! oui, répondit le plumitif en poussant un soupir qui paraissait sortir du fond de ses entrailles ; et, ce qu'il y a de plus triste, c'est que cela arrive précisément à une époque très-rapprochée de la fin du mois, c'est-à-dire de l'échéance du loyer de mon garni, ainsi que du payement de quelques autres charges du même genre... Si, au moins, avant de partir, il m'avait soldé mes maigres appointements du

mois... il n'y aurait que demi-mal!... Ah! il ne manquait plus que cela pour achever de me mettre sur la paille...

— Voyons!... reprit M. Benoît qui, s'étant arrêté en face de M. Pinchon, le regardait fixement comme s'il eût voulu sonder les replis de sa conscience. Si vous allez vous trouver sans travail, c'est un peu moi qui en suis cause; je dois donc chercher à réparer le mal que j'ai commis involontairement... Écoutez... quel âge avez-vous?

— Quarante-six ans...

— Quarante-six ans!... Êtes-vous marié?

— Non, monsieur.

— Vous êtes lettré, n'est-il pas vrai?

— Je suis bachelier ès lettres...

— Récapitulons : quarante-six ans, de l'instruction, point d'état, pas de fortune, sans emploi; voilà votre position, je crois?...

Le clerc fit un signe de tête, puis un mouvement d'épaules qui à eux deux équivalaient à cette réponse : « C'est exactement cela! »

— Je ferais bien quelque chose pour vous, moi, poursuivit M. Benoît ; pourtant je voudrais être sûr, non-seulement que mes bienfaits ne seront pas perdus, mais encore qu'en vous recommandant à des personnes honorables je ne serais pas exposé à recevoir des reproches à cause de vous... Je vais vous parler sévèrement et sérieusement... tant pis pour moi si je suis attrapé... sèulement, souvenez-vous qu'on ne me trompe jamais deux fois... Vous sentez-vous capable de renoncer aux mauvaises habitudes, aux défauts, aux vices, peut-être, qui vous ont réduit où vous en êtes?

— Oh ! si vous saviez, monsieur, tout ce que j'ai enduré depuis plus de vingt ans !

— Je devine tout ce que vous pourriez me dire à ce sujet : d'abord, étant jeune, la folie, l'insouciance, la dissipation de la jeunesse ; plus tard, le manque d'ouvrage, l'oisiveté, le découragement, la difficulté de surmonter les embarras pécuniaires alors qu'on ne reçoit qu'un faible salaire de ses travaux, vous on

plongé dans une vie de désordre, vous ont jeté au milieu des mauvaises compagnies, puis... Enfin, je vais vous parler catégoriquement, répondez-moi de même... Si l'on vous confiait, non pas un poste brillant, mais un emploi qui vous assurât du pain, du pain honnêtement gagné, pour le restant de vos jours, auriez-vous la force de renoncer à la débauche?

— Oh! monsieur, vous seriez mon sauveur, et je vous bénirais jusqu'au dernier moment de mon existence!...

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vous le demande, vous y engagez-vous sur l'honneur?

— Sur l'honneur, monsieur!...

— Votre avenir dépendra de votre bonne ou de votre mauvaise conduite, songez-y.

— Qu'il me tarde que vous me mettiez à l'épreuve!

— Vous serez bientôt satisfait... Pour commencer je vais vous faire subir un noviciat de quelques mois... et nous verrons après... Pas-

sez, demain matin de bonne heure, à mon domicile... A propos, avez-vous des dettes, monsieur Pinchon?

— Non, monsieur... quelques petits arriérés, une soixantaine de francs en tout.

— Bien sûr?

— Tout au plus, monsieur, je vous l'affirme. Qui donc m'eût fait des avances en me voyant dans cette tenue?...

Et il jeta un regard sur son accoutrement plus que négligé.

— C'est bon..., reprit le vieillard; ainsi vous passerez demain à mon domicile; ma gouvernante vous remettra une petite somme pour vous aider à payer vos dettes...

— Quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas, monsieur Benoît!

— Mordienne! ce n'est pas de votre reconnaissance, mais bien de votre conduite future qu'il est question, je vous l'ai déjà dit... Je continue : ma gouvernante vous remettra de plus une lettre pour une personne de ma con-

naissance. Aussitôt que vous aurez terminé vos petites affaires, le même jour, demain bien entendu, vous vous transporterez avec vos effets à l'adresse indiquée sur la lettre, et là, on vous fera entrer immédiatement en fonctions... Le métier est rude, j'en conviens... il ne vous en corrigera que mieux... Si vous marchez droit, j'aviserai à améliorer votre sort... Acceptez-vous mes offres?...

— De grand cœur, mon Dieu!

— Cela suffit... A cette heure que vous m'appartenez, vous irez me porter deux billets aux personnes que je vais vous désigner.

Sur ce, M. Benoît tira son agenda, en déchira deux feuillets, et se mit à écrire au crayon ce qui suit :

Premier billet. « A monsieur le secrétaire général de la Préfecture de police (Très-pressé.)

» Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous prévenir que le sieur

Théodore Froidefond, l'agent d'affaires dont je vous ai entretenu avant-hier, est en fuite, et qu'il y a urgence à ce que le télégraphe s'occupe de lui au plus vite, si cela n'est déjà fait.

» Recevez, monsieur, l'assurance de mon respect, votre, etc., ·

» Benoît. »

Second billet. « A monsieur le procureur du roi, en son parquet.

» Monsieur,

» Le sieur Théodore Froidefond s'est soustrait, par la fuite, à vos poursuites. Je prends la liberté de vous prier de vouloir bien, à ma requête et à votre diligence, faire apposer les scellés dans ses appartements.

» Veuillez agréer, etc.,

» Benoît. »

Après avoir été cacheter ces billets dans le

magasin vis-à-vis duquel il se trouvait en ce moment, monsieur Benoît paya une course au cocher d'un des cabriolets qui stationnaient sur la place de la Bourse, remit les deux écrits au clerc, l'emballa lui-même dans le véhicule et lui laissa pour adieu ces paroles :

— Je saurai avant peu si vous mordez comme il faut à la besogne, ce dont je ne doute pas, et si vous contentez vos supérieurs, ce que je désire...

Dès que M. Benoît eut terminé cette affaire importante, il songea au rendez-vous qu'il avait donné à Octave aux Tuileries et s'y rendit en grande hâte, tout en roulant dans sa tête une foule de projets et se promettant bien de les mener à bonne fin.

Nous l'avons vu, il s'intéressait vivement à Laurence, et, nous le verrons plus tard, il voulait, de plus, assurer, sinon le repos, au moins le bonheur de sa vie.

Il aurait voulu encore convertir en une amitié solide, en une affection dévouée, le caractère

trop tendre que prenaient vis-à-vis de Laurence les attentions du jeune homme. Octave avait, selon lui, fait preuve de trop de délicatesse et de dévouement pour qu'il ne se fît pas un devoir de l'arrêter, si c'était encore possible, dans la voie où il semblait vouloir s'engager.

Il réfléchissait donc à la manière dont il allait s'y prendre pour soutenir avec succès le chaleureux assaut qu'Octave allait probablement lui livrer, lorsque, tout à coup, il vit le jeune homme arriver à lui la figure bouleversée et les traits contractés par une vive indignation.

— Ah! mon cher monsieur Benoît! s'écria Octave, j'avais bien besoin de vous voir et je vous attendais avec une vive impatience. Tenez! lisez cette lettre que je viens de recevoir de ma mère, et dites-moi, à ma place, ce que vous feriez d'un misérable qui se joue ainsi de mon bonheur!

M. Benoît prit la lettre et lut ce qui suit :

» Mon cher et bien-aimé Octave,

» Quoique j'aie toujours professé pour les lettres anonymes le plus profond mépris, il y a cependant des circonstances si graves, que l'on doit surmonter le dégoût qu'elles inspirent et chercher à démêler le vrai du faux.

» Je suis mère, mon enfant, excuse-moi, je t'aime tant et ta dernière lettre avait déjà fait naître en mon esprit de pénibles inquiétudes, lorsque je reçus un avis peu propre, ainsi que tu pourras t'en convaincre par toi-même, à dissiper mes alarmes.

» Je ne puis t'adresser de reproches, parce que tu ne m'as instruite toi-même de rien, et que, dans cette incertitude, je préfère douter de la véracité de mon mystérieux conseiller que de la noblesse de caractère de mon fils. J'ai donc cru qu'il valait mieux te transmettre l'écrit anonyme qu'on m'a envoyé (lequel, s'il n'est que le fruit du mensonge, a pourtant une terrible coïncidence avec mes appréhensions),

et, puisqu'un écrit anonyme peut être mensonger, je te le fais parvenir, afin qu'étant fixé sur ce qu'il t'impute, tu puisses t'en disculper.

» Réponds courrier par courrier, cher Octave, car, tu dois le comprendre aisément, chaque minute de retard est pour ta mère un siècle de tourments. »

Voici maintenant le contenu de la lettre qui était incluse dans la précédente :

« Madame,

» Je suis l'ami intime d'Octave et, à ce titre, j'ai cru ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous afin d'empêcher votre fils de se laisser entraîner à une action dont vous seriez inconsolable.

» Octave s'est passionnément épris d'une sorte de fille perdue, qui, en ce moment-ci, est sur le point de donner le jour à un enfant, fruit de son commerce avec un autre amant, lequel a cru devoir l'abandonner, sans doute à cause de son inconduite.

» Je ne me poserai point en contempteur de l'idole de votre fils, madame, car cette malheureuse créature est douée non-seulement d'une merveilleuse beauté, mais encore d'une foule d'autres qualités superficielles qui ont dû l'aider puissamment à prendre empire sur Octave ; pourtant, profondément affligé de la tournure que prend une liaison qui n'eût dû être tout au plus que passagère; moi, par mon inaltérable amitié pour lui et par mon désir sincère de vous éviter de cuisants regrets, je vous supplie, madame, dans votre intérêt, dans celui de votre fils Octave, au nom de son avenir, de son honneur, de votre repos si gravement compromis, de le contraindre à s'éloigner d'une femme qui pourrait l'entraîner à des actes tels que vous auriez à en gémir éternellement.

» Un ami discret. »

Comme, après avoir pris connaissance de ces deux épîtres, M. Benoît ne montrait pas une grande stupéfaction, Octave s'écria :

— Comment, monsieur! vous ne partagez pas mon indignation?

— Pas tout à fait, lui répondit le vieillard, que la chaleur de cette exclamation avait forcé malgré lui de sourire : d'abord, vous saurez que vous avez porté un faux jugement sur le compte de M. Raoul Dubreuil ; car cette lettre n'est pas de lui.

— Eh! de qui donc? reprit Octave sur la figure duquel se peignait la surprise : quel autre que lui aurait eu intérêt à l'écrire?

— Si je ne me trompe, cette écriture est celle d'un troisième prétendant à la main de Laurence.

— Que signifient vos paroles?... quel est cet homme? comment a-t-il pu savoir que ma mère habitait Orléans? J'ai donc été de sa part l'objet d'investigations?...

— Apparemment; c'est un drôle assez rusé qui pourrait réussir si votre serviteur ne se jetait à la traverse...

— Oh! merci! merci, monsieur! Mais cet homme quel est-il?

— Bah!... tout simplement un avocat consultant, un usurier, un tripoteur d'affaires qui, parce qu'il a ruiné autrefois la mère de Laurence, s'est imaginé qu'en épousant la fille il légitimerait son vol, ou tout au moins le mettrait à l'abri des poursuites qu'on pouvait lui intenter...

— D'où, de qui tenez-vous ces renseignements?

— Ah! mon cher, je vous demanderai la permission de garder le silence sur les détails jusqu'à ce que tout ceci soit mené à bonne fin; qu'il vous suffise de savoir que ce misérable Théodore Froidefond (c'est ainsi qu'il se nomme) a reçu, à cause de sa trahison, une rude correction de la part de son ami Raoul, et qu'actuellement je l'ai réduit, moi, à l'impossibilité absolue de nous nuire en quoi que ce soit... Le reste viendra plus tard...

— En vérité, M. Benoît, vous excitez tellement ma curiosité, qu'en refusant de la satisfaire vous me faites payer cher vos bienfaits...

— Voyons, un peu de patience, mon jeune ami... eh !... revenons à nos moutons, s'il vous plaît, c'est-à-dire à la lettre anonyme, car elle nous conduit tout naturellement à aborder le sujet qui nous préoccupe également tous les deux. — Parlons d'abord de cette trahison, et permettez-moi de vous faire observer que je suis étonné de ce que l'envoi de cette lettre à madame de Melval vous ait transporté d'une si furieuse colère. Je conçois parfaitement qu'il vous soit désagréable que l'auteur de l'épître, un tiers, un étranger, se soit immiscé entre vous et votre mère à propos d'affaires qui vous sont personnelles; mais, sauf l'appréciation mensongère des mœurs et du caractère de Laurence, tout le reste de la dénonciation n'est-il pas conforme à la stricte vérité? Laurence n'est-elle pas une demoiselle sans parents, sans fortune, qui a été abandonnée par celui qui l'a séduite?... N'est-elle pas déshonorée, privée de l'estime du monde, pour une faute qu'elle a commise — par entraînement, alléguerez-vous,

volontairement, vous objectera-t-on !... En vérité, je vous l'affirme, si parmi les personnes qui vous portent ce qu'on appelle un intérêt réel, il s'en fût trouvé une qui eût averti votre mère de ce qui se passe, sa lettre eût été identiquement la même que celle qui vous fait jeter les hauts cris... ce que vous prétendez être de la malveillance serait à ses yeux du dévouement pur et simple...

— Que dites-vous là, monsieur! s'écria Octave en reculant de deux ou trois pas, comme si les paroles de M. Benoît lui eussent démontré clairement qu'il se trouvait vis-à-vis d'un ennemi : est-ce bien vous que j'entends raisonner de la sorte? Oui, les faits dont vous venez de me parler sont matériellement vrais, mais le jour sous lequel vous les présentez est horriblement faux, et par cela seul il les dénature complétement. Ce qui m'irrite, moi qui sais combien il est difficile de faire revenir quelqu'un de ses premières impressions, c'est qu'on ait dépeint à ma mère sous les plus

odieuses couleurs, comme un être sans pudeur et sans honneur, une femme qui a tous mes respects, toute mon affection, une femme à laquelle je m'estimerais trop heureux de pouvoir restituer la part de bonheur et de considération à laquelle elle a droit et qu'on lui a traîtreusement ravie...

— Ah!... nous y voilà donc! voici le grand mot lâché, l'aveu qui depuis plusieurs mois était sur vos lèvres, toujours prêt à s'en échapper... C'est-à-dire que vous êtes décidé à accomplir la plus grande sottise qu'un homme puisse commettre : s'engager dans les liens d'une union mal assortie!... Chut!... ne m'interrompez pas, Octave; je réclame de vous une religieuse attention. Je conviens avec vous que Laurence, malgré sa faute, si durement expiée, est encore digne de l'estime, de l'amour d'un galant homme; mais est-ce une raison suffisante pour que vous lui sacrifiiez votre avenir, votre position dans la société? pour que vous vous fermiez à tout jamais ce monde où votre rang,

votre éducation, vos talents, votre fortune future, vous appellent à figurer?... pour que vous vous aliéniez l'affection de votre mère, que vous abreuviez sa vieillesse du chagrin que lui causerait l'avortement de ses espérances sur vous? et enfin pour que votre sœur, elle qui s'est unie naguère à un homme fort honorable, ait à rougir aux yeux de sa nouvelle parenté de l'alliance que vous contracteriez? Songez-y, mon ami : ceci est fort grave.

— Je vous remercie sincèrement, monsieur Benoît, répondit Octave d'un ton de franche gratitude, de la bienveillance paternelle qui vous a dicté les paroles que vous venez de prononcer, mais dont vous me permettrez de nier l'opportunité. Mon parti est définitivement arrêté ; il est le fruit de mûres réflexions, croyez-le, et, s'il obtient l'assentiment de notre pauvre amie, aucune considération possible ne sera assez puissante pour m'empêcher de la mettre à exécution. Avant d'avoir rencontré Laurence, le croiriez-vous, monsieur Benoît? je n'avais ja-

mais aimé sérieusement... Les femmes que j'avais connues jusqu'à ce moment-là, — j'entends celles qui avaient daigné me distinguer dans le nombre de leurs poursuivants, — ressemblaient si peu à ma mère, à ma sœur, à celle que j'avais rêvée dans le recueillement de ma pensée, à celle que j'attendais, à celle de qui je m'étais imaginé que je devais recevoir le bonheur, que mon âme était restée vierge, isolée... J'ignore, monsieur, si vous avez foi en ces affinités cachées, en ces influences magnétiques, en ces impulsions mystérieuses, qui nous attirent, nous dominent, nous dirigent. Eh bien, j'y crois, moi, monsieur, oui, j'y crois, parce que j'en éprouve les effets; parce que quelque chose en moi de plus fort que moi-même, me pousse vers Laurence, parce qu'une voix secrète me dit que c'est elle, elle seule qui est la femme de mes rêves, celle sans qui le bonheur me resterait inconnu; et avec cette conviction, je devrais reculer, parce que celle que j'aime a commis une faute, dans un mo-

ment d'entraînement, de délire, de folie ; faute qu'elle a expiée et qu'elle expie encore tous les jours... Dieu lui a pardonné, monsieur, et l'homme doit-il être moins indulgent que Dieu? Et puis, je l'aime enfin, monsieur Benoît, je l'aime ! — et je sens que j'en suis aimé, — devant cette raison seule tous les raisonnements cèdent... Je ne sacrifierai pas aux préjugés sociaux la certitude de ma félicité et de celle de Laurence. Si le monde me blâme, s'il s'éloigne de moi, que m'importe ! n'ai-je pas mon indépendance complète? Je n'attends rien de lui, il n'a donc le droit d'exiger rien de moi.

— Mais votre mère, objecta le vieillard qui commençait à se sentir ému et ébranlé.

— Ma mère, monsieur, est une bonne mère, et une femme de cœur et de bon sens ; elle verra Laurence, elle l'appréciera, et bientôt, persuadée qu'elle possède toutes les qualités d'une bonne et tendre épouse, elle n'hésitera plus à me donner son consentement.

— Mordienne ! cher Octave, vous êtes élo-

quent, et je n'ai vraiment rien à vous répliquer du moment que vous admettez l'arbitrage de votre mère; car, dans ma conviction ainsi que dans la vôtre, Laurence est digne que vous l'admettiez à travailler à votre bonheur, et nulle autre qu'elle ne remplirait mieux cette tâche. — Que vous la rendiez heureuse, cela ne fait même pas l'objet d'un doute dans mon esprit. Quant à elle, précisément parce que vous lui avez si généreusement octroyé le pardon, elle devra avoir sa faute continuellement présente à la mémoire; ce sera à la fois la source où elle puisera une immense reconnaissance de vos nobles procédés à son égard, et le frein qui s'opposerait à tout nouvel égarement de sa part... — Mon Dieu! mon Dieu! quel touchant tableau je me fais de votre avenir! qu'il m'apparaît riant et prospère! combien je désire ardemment de m'y associer!... aussi voudrais-je, moi qui suis arrivé aux confins de la vieillesse et afin d'en rendre les approches moins tristes, que vous me permissiez de vous nommer

mon fils... Puisque le ciel m'a refusé le bonheur d'être père, vous et Laurence seriez mes enfants d'adoption... Dites, le voulez-vous, Octave?...

— Oh! je le savais bien! s'écria le jeune homme : je ne m'étais pas trompé; cette feinte rudesse ne vous est pas naturelle... Croyez-le, mon cher monsieur Benoît, je suis trop fier de l'amitié que je vous ai inspirée pour ne point la mériter par un attachement vraiment filial; j'accepte donc votre offre en mon nom et en celui de Laurence qui ne me désapprouvera pas, j'en ai l'espérance...

— Merci, Octave, mon fils, merci!... car, vieux que je suis, délaissé que j'étais, vous me rattachez à la vie par un nouveau lien. Mon existence aura donc à cette heure une raison d'être, un but : le besoin, le désir de coopérer à notre félicité commune.

— Puisqu'il en est ainsi, veuillez, je vous prie, reprit Octave en souriant, me prouver votre bonne volonté en vous hâtant de vous mettre à l'œuvre; le plus pressé, ce me semble,

serait de décider Laurence à ne pas repousser mes hommages...

— Mordienne!... mon ami... comme vous y allez!... je vous en préviens, le dénoûment de tout ceci n'est pas aussi avancé qu'il vous le paraît... Dans la position où se trouve Laurence en ce moment, convient-il que je l'entretienne de vos offres?... la délicatesse ne lui défendrait-elle pas aussi de se prononcer ouvertement?... Puis, madame de Melval n'est-elle pas trop prévenue contre votre bien-aimée pour écouter nos ouvertures? Reposez-vous sur moi de la conduite des négociations.

— C'est de grand cœur que je vous confère mes pleins pouvoirs à cet effet.

— Ainsi, vous me jurez obéissance? dit le vieillard.

— Ah! traître! riposta Octave en souriant, je vous vois venir... quand vous m'aurez lié par le serment, vous me ferez subir quelque redoutable épreuve...

— Précisément!... jurez-vous?...

— Vous me glacez le sang dans les veines par votre impitoyable sang-froid...

— Tenez : afin de vous encourager, apprenez que je ne vous demande rien pour rien, et que si vous faites acte de docilité vous en serez récompensé sur-le-champ par une faveur à laquelle vous ne vous attendez pas...

— Tentateur!... allons, je me résigne et vous jure obéissance!...

— Octave, dit le vieillard en reprenant un air sérieux, vous ne reverrez plus Laurence d'ici à quelque temps...

— Quoi! m'imposeriez-vous une telle privation!...

— Aussitôt que vous serez de retour en votre demeure, vous ferez vos préparatifs pour un voyage lointain... demain matin vous vous mettrez en route... N'est-ce pas ainsi qu'on agissait au temps de la chevalerie?...

— Avez-vous bien le courage de me railler lorsque vous devriez me plaindre?

— A propos... ma bourse est à votre service,

puisez-y à votre aise... il ne faut pas qu'une misère de cette sorte fasse obstacle à nos arrangements...

— Je vous remercie; je pourvoirai aisément à la promenade impromptue que vous m'envoyez faire...

— Tant mieux! Je poursuis : vous allez répondre à madame de Melval que la lettre anonyme dont elle vous parle est l'œuvre d'un indigne calomniateur; vous dissiperez ses alarmes; faites-lui part en même temps d'un voyage d'un mois à Bagnères, Baréges, etc.; et vous terminerez en lui annonçant votre retour, dans deux mois, auprès d'elle.

— Je crains que vous ne fassiez ma tâche au-dessus de mes forces...

— Pendant votre absence nous aurons à entretenir une correspondance active. A votre arrivée à Bagnères, vous trouverez une lettre qui vous aura devancé en cette ville.

— Deux mois loin d'elle!..

— Nous parlerons d'elle chaque jour...

— Mais, au nom du ciel! instruisez-moi du motif qui nécessite si impérieusement ce fatal voyage?...

— D'abord, j'appréhende que votre amour ne vous expose à entreprendre quelque démarche prématurée auprès de votre mère; ensuite, ne vous seriez-vous pas aperçu, Oscar, que le temps approche où doit s'accomplir un événement dont vous ne devez pas être témoin, afin que vous puissiez l'oublier un jour?...

— Que je ne doive pas y assister, je l'admets; que je doive l'oublier jamais, c'est une autre thèse... pourquoi tronquer une bonne action?... Monsieur Benoît, je vous supplie instamment de vous pénétrer de ceci : c'est que je suis déterminé à ne pas être généreux à demi...

— Et moi aussi : pour preuve, je vais vous remettre à l'avance le dédommagement d'une soumission dont votre parole est mon unique garantie.

Alors il prit un petit écrin en chagrin qu'il offrit au jeune homme.

Celui-ci l'ouvrit avec précipitation.

— Dieu! s'écria-t-il : le portrait de Laurence!...

— Je vous l'ai dit, Octave : cette bague, cette épingle, qui ont appartenu à Laurence, je vous les donne en dédommagement de ce que je réclame de vous...

— Oh! si au moins ils me venaient directement d'elle!...

— Voilà que vous n'êtes pas raisonnable, mon ami, reprit M. Benoît avec une légère teinte de mécontentement.

— Pardon, pardon, monsieur Benoît, je vous jure encore de m'abandonner à vos soins, de suivre vos ordres, et de me préparer sur-le-champ au voyage que vous me prescrivez...

— C'est bien! je suis content de vous et vous félicite sincèrement de votre énergie... Tenez, pour qu'il ne vous soit plus possible de revenir sur cette bonne résolution, séparons-nous à l'instant.

— Puisqu'il le faut, il vaut mieux ne pas

retarder... Ainsi, je puis être certain que vous m'écrirez bientôt?

— Tranquillisez-vous : ma prochaine lettre sera probablement avant vous dans les Pyrénées.

— Je partirai dès aujourd'hui afin de vous satisfaire.

— N'oubliez pas d'écrire aujourd'hui à madame de Melval, repartit le vieillard en souriant; vous savez combien les mères sont promptes à s'inquiéter...

— Les absents ont souvent tort, monsieur Benoît; cependant j'espère que, grâce à vos bons offices, nous ferons mentir le proverbe cette fois-ci.

— Mordienne! le brave garçon! ne put s'empêcher de s'écrier le vieillard, en regardant notre ami s'éloigner.

— Oh! le digne homme! se ditOctave en regagnant en hâte son logis pour hâter ses préparatifs de départ.

V

M. Pinchon passa le lendemain chez M. Benoît.

L'ex-plumitif n'était que médiocrement convaincu de la bonne volonté du vieillard à son sujet; quand il vit que personne ne répondait à son premier coup de sonnette, ses craintes se changèrent en certitude; cependant, pour l'acquit de sa conscience, il se détermina à sonner une deuxième fois, mais alors M. Benoît se

présenta, ouvrant lui-même la porte de l'antichambre.

— Ah! c'est vous, M. Pinchon? dit-il. Mon Dieu! j'ai tellement été inquiété par l'indisposition subite survenue à une personne qui habite chez moi que, je vous l'avoue, je n'avais plus songé à vous... C'est égal, je vais réparer mon oubli...

Le conduisant alors dans son cabinet, il le fit asseoir, se mit à son bureau et écrivit à la hâte le billet suivant :

« Mon vieux camarade,

» Le porteur du présent est un pauvre diable auquel je m'intéresse et que j'ai l'intention de sauver de la misère, s'il résiste au noviciat que nous allons lui faire subir. En conséquence, je te prie de l'employer en qualité de surveillant, de maître d'étude, de répétiteur, peu importe, pourvu que tout son temps soit occupé, celui des soirées principalement. Toi qui sais faire

usage, tour à tour et si à propos, de la douceur ainsi que de la fermeté de ton caractère, j'espère que tu me ramèneras vite M. Pinchon à des sentiments honorables, ainsi qu'à une conduite régulière, d'autant plus qu'il y a encore de la ressource chez lui.

» S'il arrivait que le cadre de tes employés fût au complet, que cela ne te retienne pas, car dans ce cas je te rembourserais de mes deniers les appointements de mondit M. Pinchon, honoraires que je fixe à cinquante francs par mois et que tu pourras porter à soixante, comme encouragement, dès qu'il t'aura suffisamment satisfait. Quant au logement et à la nourriture, je n'en dis mot, parce que je sais qu'une personne de plus ou de moins dans ton immense établissement ne saurait te gêner.

» Tu vois par ce langage, mon vieil ami, que je considère ma demande comme ne présentant aucune difficulté sérieuse, et pouvant être mise à exécution sans retard.

» Tout à toi, ton dévoué

» Benoît. »

— Monsieur Pinchon, dit le vieillard dès qu'il eut cessé d'écrire, cette lettre est à l'adresse de M. Auvray, proviseur du collége royal d'Henri IV; vous serez placé aujourd'hui même sous sa direction... il vous utilisera comme il le jugera à propos. L'ordre qui règne dans l'établissement qu'il dirige, la vie exemplaire qu'on est tenu d'y mener, le contact des enfants, la vue de leur innocence, de leur heureuse insouciance, le commerce de gens bien élevés, tout cela, je le gage, pourra vous arracher à vos habitudes d'autrefois et faire de vous un homme nouveau, pour peu que vous vous prêtiez à la circonstance... — Êtes-vous dans les mêmes dispositions que celles où je vous vis hier?

— Très-certainement, monsieur.

— Alors, voici une somme de cent écus que je mets à votre disposition; je vous la prête, entendez-vous bien? seulement je ne vous fixe pas d'époque pour la restitution; servez-vous-en avec mesure et parcimonie, économisez sur vos émoluments, et vous serez bientôt en état

de me la rembourser. Ainsi vous allez payer vos petites dettes, vous habiller proprement, puis vous munir de linge. Je ne veux point que votre tenue puisse être un prétexte de risée, soit auprès des élèves qui, vous devez le savoir, sont enclins à la malice, soit auprès de vos futurs collègues, parmi lesquels il s'en trouvera infailliblement quelques-uns qui seront disposés à vous juger sur l'apparence. L'habit ne fait pas l'homme, j'en conviens, monsieur Pinchon, pourtant il le pare, il le flatte... Maintenant vous pouvez vous retirer.

— Monsieur Benoît, vous me voyez confus de vos bontés!... quand pourrai-je vous témoigner une gratitude égale à celle que vous méritez de moi?

— Ma foi! ceci vous regarde... eh!... y tenez-vous beaucoup?

— Oh! oui, monsieur!

— Eh bien, couduisez-vous ainsi que je le désire, et nous serons quittes; que dis-je! c'est moi qui deviendrai votre débiteur.

L'ancien copiste remercia encore M. Benoît, puis sortit, ivre de joie et d'espérance. Le soir de ce même jour il était installé au lycée Henri IV en qualité de maître d'étude, ce que les écoliers appellent pion, métier difficile s'il en est.

Aussitôt après le départ de son visiteur, M. Benoît agita vivement une petite sonnette qui se trouvait sur son bureau; mademoiselle Rose parut.

— Pour l'amour de Dieu! Rose, ne me laisse plus si longtemps sans nouvelles de Laurence. - Comment va-t-elle?

— Hum! hum! la mère Jousseau y perd son latin, elle dit qu'elle commence à croire qu'il faudra qu'on prévienne quelqu'un du métier... parce que mademoiselle Laurence souffre terriblement... Je veux bien la croire, quoique je ne m'y connaisse pas... Pourtant cette chère âme ne souffle pas un mot plus haut que l'autre.

— Mordienne! ceci m'effraye... s'il allait survenir un accident à Laurence!... dépêche-

toi de me donner ma redingote, que j'aille chercher un chirurgien.

— Ah bien, oui !... mam'zelle a dit à la mère Jousseau qu'elle préférerait mourir plutôt que d'avoir affaire à un médecin...

— Qu'a répondu la mère Jousseau?

— Elle lui a conseillé de s'adresser à madame Morin, une sage-femme; mam'zelle Laurence n'a pas du tout dit non...

— Où demeure-t-elle, cette madame Morin?

— A deux pas d'ici, à l'entrée de la rue Jacob...

— Ça me suffit... j'y cours.

Madame Morin promit de venir de suite.

En revenant à sa demeure, M. Benoît passa devant la maison qu'habitait Octave; il alla s'informer du jeune homme au concierge et acquit la certitude que notre ami venait de se mettre en voyage; alors le vieillard se retira enchanté de la confiance illimitée qu'Octave mettait en lui.

Les quelques lignes qui précèdent ayant besoin d'une explication, nous la donnerons en peu de mots.

Grâce à sa jeunesse, à sa vigoureuse constitution, ainsi qu'à l'état peu avancé de sa grossesse au moment où Laurence avait voulu attenter à sa vie, la catastrophe à laquelle elle avait failli succomber avait bien altéré sa santé, mais n'avait nullement compromis la vie de son enfant. Cependant il n'en avait pas été ainsi lors de l'entrevue pénible qu'elle avait eue avec Raoul Dubreuil. La surprise, l'émotion, la crainte, l'indignation qu'elle éprouva, la frappèrent d'un tel saisissement que, dès le soir même, elle se sentit atteinte de douleurs, présage certain d'un enfantement prématuré. Vainement essaya-t-elle de cacher les souffrances qu'elle endurait, dans la matinée du jour où nous nous trouvons, comme elle n'avait pu se lever de son lit, la mère Jousseau, dont nous connaissons l'expérience en cette matière, s'était constituée sa garde-malade en chef, aidée des secours moins éclairés et quelque peu craintifs de mademoiselle Rose.

A présent le lecteur comprendra aisément ce qui suit.

Dès le jour même, madame Morin fut introduite dans le cabinet du vieillard.

— Monsieur, lui dit-elle, je viens me mettre à la disposition de la personne qui réclame mes services.

M. Benoît instruisit brièvement la sage-femme de certains incidents, puis il termina la conférence par ces paroles, qu'il ne put prononcer sans trouble :

— Vous voyez, madame, qu'il est positif que l'état de la jeune femme n'est pas normal et qu'il est plus que probable que nous aurons besoin de toute votre expérience; ainsi donc agissez avec prudence et sauvez surtout la mère.

— C'est mon avis, monsieur.

— Ah! tant mieux!... Veuillez passer dans l'appartement de la malade et rester près d'elle tant que votre présence pourra lui être utile...

La nuit était fort avancée... M. Benoît, qui commençait à ne plus pouvoir résister à la fatigue qui l'accablait, se trouvait près de céder au sommeil. Étendu dans son fauteuil, il tenait

ses paupières baissées, car la flamme d'une bougie, qui brûlait posée sur son bureau, impressionnait douloureusement sa vue, lorsque, soudain, des cris perçants frappèrent ses oreilles. Se dressant machinalement, il dirigea ses yeux et éleva ses mains vers le ciel :

— Seigneur! Seigneur! s'écria-t-il avec un accent intraduisible, ayez pitié d'une infortunée que, dans votre justice, vous avez cru devoir châtier si sévèrement... pardonnez-lui, ô mon Dieu!...

Aussitôt il s'élança dans le corridor qui conduisait au corps de logis où était situé l'appartement de Laurence. Au même instant mademoiselle Rose parut, se soutenant à peine et tenant un bougeoir qui lui tremblait à la main.

— J'allais vous chercher, monsieur, de la part de madame Morin, lui dit-elle.

— Eh bien! comment cela s'est-il passé?...

— Je ne saurais vous le dire... je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu... mes oreilles tintaient, mes yeux avaient des éblouissements... je crois

que j'étais plus morte que vive... Jésus Maria quel spectacle!...

Tout épouvanté à l'aspect du trouble de la vieille fille, le vieillard entra sans bruit dans l'appartement.

La chambre, éclairée par plusieurs bougies, était hermétiquement close, de sorte qu'il y régnait une chaleur étouffante.

Laurence, couchée tout de son long dans son lit, ne faisait plus aucun mouvement, ne donnait nul signe de vie; son visage, plus pâle qu'un linceul, avait conservé l'empreinte d'une atroce douleur; ses mains, ramenées au-dessus de la couverture du lit, se croisaient entrelacées sur sa poitrine, et la mère Jousseau, impassible comme un marbre, lui frottait les tempes et les narines avec un linge imbibé de sels spiritueux.

A la vue d'un tableau aussi émouvant, M. Benoît se sentit frissonner des pieds à la tête; il s'était arrêté à l'entrée de la chambre, tant il avait été subitement glacé d'effroi.

— Vous pouvez approcher, monsieur, lui dit la sage-femme qui venait de l'apercevoir : tout est fini, et ce que vous aviez prévu est arrivé, hélas! l'enfant est mort.

— Et la mère?...

— Elle est sauvée, monsieur, et si elle ne commet pas d'imprudence je vous réponds de ses jours...

— Sauvée! s'écria le vieillard.

Par une impulsion spontanée il se laissa tomber à genoux sur le plancher et remercia Dieu. Ensuite, s'étant relevé, il se prit à regarder, les yeux pleins de larmes, cette mère infortunée à qui Dieu, dans sa miséricorde, ne pouvait octroyer un plus grand bienfait que de lui retirer l'enfant qu'il lui avait envoyé dans sa colère.

Quelques instants après la sage-femme sortit. M. Benoît, assis au chevet de la malade et à moitié caché derrière les rideaux du lit, épiait avec anxiété sur sa physionomie le moment où elle reprendrait connaissance. — Soudain elle

fit un léger mouvement, ouvrit les yeux, promena autour d'elle des regards avides et s'écria en tendant les bras :

— Mon enfant! mon enfant! où est-il? que je le voie! que je l'embrasse!...

— Du courage, Laurence! lui répondit une voix pénétrée d'onction : du courage! car la main qui nous a frappés est quelquefois la même que celle qui apporte le soulagement... Si Dieu a cru devoir rappeler à lui cette innocente créature, c'est sans doute afin qu'elle n'eût pas à subir les suites d'une faute dont elle n'était pas coupable... Remerciez-en pour elle la Providence...

— Vous me l'aviez donné, vous me l'avez ôté : que votre sainte volonté s'accomplisse, ô mon Dieu! reprit la jeune femme; puis elle se mit à sangloter et répandit un torrent de larmes.

Le lendemain matin, M. Benoît était encore auprès de Laurence, lorsque le père Latuile apporta une lettre pour M. Benoît. Le vieillard

alla s'enfermer dans son cabinet pour prendre connaissance de cette épître qui portait le timbre de Chartres.

Voici ce qu'il lut :

« Cher et digne Mentor,

» En jetant ce billet à la boîte de Chartres, pendant qu'on change les chevaux de la diligence, mon intention a été de vous prouver combien j'ai mis d'empressement à exécuter vos ordres. En conséquence, permettez-moi de vous rappeler votre promesse. J'attends donc avec impatience mon arrivée à Bagnères pour y trouver de vos nouvelles.

» Daignez agréer l'expression de mes profonds respects, ainsi que celle de ma sincère amitié.

» Votre tout dévoué serviteur,

» Octave de Melval.

» P. S. — J'ignore si c'est à l'extrême sensi-

bilité de mon organisation ou à la vivacité de mon attachement que je suis redevable de ce que j'éprouve en ce moment; quoi qu'il en soit, il me semble que mon affection pour Laurence s'est déjà accrue, chose que je croyais impossible, et qu'elle s'accroîtra encore en proportion des peines et des regrets que me causera son éloignement.

» Ne m'oubliez pas quand l'heure sera venue.

» Oct. de M. »

Après la lecture de ce billet, M. Benoît écrivit ces quelques lignes à la hâte :

« Mon jeune ami,

» La nuit dernière un événement grave pour nous s'est accompli : Laurence a mis au monde un enfant qui n'a pas survécu!... La mère va aussi bien qu'on peut le désirer à la suite d'un événement de ce genre.

» Voici donc que déjà le courage vous est

devenu inutile, Octave, et qu'il ne vous faut plus que de la patience : ainsi, je vous prie instamment de ne pas entraver mes desseins par votre précipitation à revenir à Paris. Pour mon compte, je m'engage à abréger la durée de votre absence autant qu'il sera possible.

» Au revoir, mon ami, mon fils! de la patience, beaucoup de patience!

» Benoît. »

—De cette façon, les dragées sont flambées! disait le portier à la gouvernante ; tout de même j'ai l'idée que tout cela s'arrangera pour le mieux...

— La mère Jousseau, qui s'y entend, nous a assuré que les relevailles se présentaient bien... Fasse Dieu qu'elle ne se trompe point... Ah! père Latuile, c'est pas croyable une force, une douceur, une bonté comme elle vous en a une, cette chère âme... Quand elle pleure, c'est toujours en cachette pour ne pas nous peiner... Dieu de Dieu! que je l'aime, cette chère demoiselle...

et que je le hais ce monstre, ce scélérat de docteur!... vous savez bien?...

— Mordienne! je vous y prends à cancaner, mademoiselle Rose! s'écria d'un ton grondeur M. Benoît, survenant tout à coup.

La vieille fille n'acheva pas la phrase commencée et s'en retourna auprès de la malade.

— Père Latuile, ajouta le vieillard, fais-moi le plaisir de prévenir Jolibois que je le prie de me consacrer une partie de la matinée; dis-lui qu'il ait à endosser l'habit noir et à monter ensuite chez moi... Puis, tu iras me porter cette lettre à la poste.

— J'y cours, notre propriétaire.

Vers midi, dans une salle de la mairie du 11e arrondissement, trois personnes comparaissaient par-devant le fonctionnaire chargé de constater les naissances et les décès; c'étaient : madame Morin, en qualité d'accoucheuse assermentée, ainsi que MM. Benoît et Jolibois, comme témoins domiciliés audit arrondissement.

Après la transcription de l'acte de naissance et de décès, les témoins furent obligés de décliner leurs noms et de signer les actes.

Cette formalité ne coûtait rien à la matrone ni au marchand de bois, et ces deux témoins y satisfirent sans embarras ; mais il n'en fut pas de même pour M. Benoît quand vint son tour de répondre à l'interpellation qui lui avait été adressée. Comme il paraissait hésiter, l'employé qui procédait à l'enregistrement de l'acte lui réitéra sa demande de ce ton rogue, presque impoli, dont usent quelquefois les employés subalternes des administrations.

— Écrivez, s'il vous plaît, monsieur, répliqua le vieillard avec dignité : Joseph Benoît de Langlade, âgé de 65 ans, propriétaire, demeurant à Paris, rue du Dragon, ex-président de chambre à la Cour Royale de Rennes.

Nous laissons au lecteur le soin de juger combien les assistants furent stupéfaits de cette déclaration inattendue. . . . . .

. . . . . .

— Je vous serais fort obligé, madame Morin, dit le vieillard à la sage-femme, de vous charger de toutes les démarches ou formalités, et je vous prie d'accepter ceci en témoignage de ma gratitude.

En même temps, il lui présentait un billet de banque de cinq cents francs, que la sage-femme reçut avec force remercîments.

— Quant à vous, maître Jolibois, ajouta-t-il d'un ton assez élevé pour que madame Morin pût faire son profit de la recommandation qu'il allait adresser à son locataire, j'espère que, pour vous et pour les autres, je suis et je resterai tout simplement M. Benoît... Mordienne! vous ne voudriez pas me désobliger, je suppose?...

— Moi, vous désobliger, vous qui êtes si bon pour moi et pour ma petite famille... Dame! bien sûr que non!... je ne suis pas si bête ni si ingrat que cela, monsieur le présid... monsieur Benoît, que je dis... c'est la langue qui m'a tourné. . . . . .

Quarante-huit heures après, Laurence était hors de tout danger.

VI

Selon les pronostics de madame Morin, Laurence ne tarda pas à recouvrer la santé ; bientôt elle put se lever et reprendre ses travaux de peinture, sans toutefois sortir encore de sa chambre ; ce ne fut que quinze jours après sa délivrance qu'elle revint au salon tenir compagnie au vieillard.

La mère Jousseau fut donc congédiée, non sans avoir été, la brave femme, largement ré-

compensée de ses soins tant pour M. Benoît que pour Laurence.

On serait peut-être porté à croire qu'après son rétablissement Laurence avait retrouvé le calme, la douce résignation dont on l'a vue jouir pendant les derniers temps qui précédèrent sa délivrance?

Au contraire, on eût dit que sa fermeté l'abandonnait, que la force morale, qui l'avait soutenue jusque-là, lui faisait tout à coup défaut.

Vainement chercha-t-elle à dissimuler son abattement; vainement voulut-elle cacher sous une apparente gaieté la tristesse qui la dominait: elle ne put tromper ni mademoiselle Rose ni M. Benoît.

La vieille fille, qui voyait les progrès du mal sans en bien discerner les causes, ne la croyait pas complétement guérie.

Le vieillard, lui, était plus perspicace que sa gouvernante et ne s'inquiétait pas outre mesure de ces symptômes qui eussent été alarmants pour tout autre moins habitué que lui à lire

dans le fond du cœur de sa protégée. Il comprit d'abord que Laurence devait être affectée de ce que le petit être dont la venue lui avait causé tant d'amères douleurs eût été enlevé si tôt à sa tendresse.

Et puis il devinait aussi que l'absence d'Octave était pour une grande part dans cette mélancolie; elle ne savait et n'osait demander pourquoi le jeune homme avait interrompu tout à coup ses visites et ne les avait plus renouvelées.

Un jour il arriva que M. Benoît, qui dans la matinée était sorti d'assez mauvaise humeur, ne revint à sa demeure que sur les cinq heures de l'après-midi, mais avec une figure épanouie et rayonnante. En entrant au salon, il aperçut sur les joues de Laurence la trace encore humide de quelques larmes essuyées furtivement.

— Mordienne! mademoiselle, s'écria-t-il vivement, vous n'êtes en vérité ni sage ni prudente; vous vous complaisez à vous tourmenter sans

vous inquiéter du chagrin que cela peut causer à ceux qui vous aiment ; je me fâcherai tout de bon, je vous en préviens, si cela ne change pas !

A cette brusque remontrance, Laurence ne répondit que par un regard si doux, si reconnaissant et en même temps si désolé, que le père Benoît en fut un moment interdit.

— Voyons, Laurence, reprit-il en changeant de ton, calmez-vous, je le veux, je vous en prie... et écoutez-moi ; est-ce au moment où le destin semble s'apercevoir de son peu de ménagement vis-à-vis de vous qu'il sied de vous abandonner au désespoir et de n'avoir plus ni courage ni fermeté?... Voyons, souriez d'avance à la bonne nouvelle que je viens vous annoncer.

— Une bonne nouvelle, à moi? fit Laurence étonnée.

— Oui, mon enfant, à vous-même... Je sors de chez le procureur du roi, où j'ai appris que, grâce à la vigilance de l'autorité, l'homme d'affaires, le dépositaire infidèle qui vous a ruinée,

enfin ce misérable Théodore Froidefond a été arrêté au moment où, sous un déguisement, il cherchait à passer la frontière. Il était, à ce qu'il paraît, nanti de valeurs considérables en portefeuille. Ramené à Paris, il a été écroué à la Force, et l'on instruit son procès. Le procureur a terminé ses communications en me disant que Froidefond (sans doute pour gagner l'indulgence de ses juges) se met en aveu et accède à la restitution des sommes par lui frauduleusement soustraites. Vous voyez donc, mon amie, que vous allez devenir, sinon riche, du moins en état de ne plus avoir besoin de travailler pour vivre... Quatre-vingt-cinq mille francs ne sont pas une somme colossale, mais c'est déjà l'aisance...

— Ah ! monsieur, que de peines je vous suscite! quelle inimitable bonté ! quelle sollicitude est la vôtre ! Me sera-t-il possible de m'acquitter jamais envers vous? Hélas ! pourquoi ce bonheur inattendu ne nous est-il pas arrivé du vivant de ma mère?... Il eût peut-être prolongé

ses jours... Dans tous les cas il eût contribué à adoucir l'amertume de ses derniers moments, car elle se fût moins préoccupée de mon avenir!...

Ces paroles furent prononcées avec un tel accent de tristesse, que le vieillard put se convaincre que la privation de fortune n'était pas la cause secrète du noir chagrin qui la rongeait.

Il poursuivit ainsi :

— Je suis surpris que cette heureuse nouvelle vous laisse aussi indifférente, mon enfant. La richesse ne fait pas le bonheur, j'en conviens; pourtant elle nous délivre de bien des préoccupations.

— Mon Dieu, je ne suis pas intéressée, monsieur Benoît; mon travail suffisait à mes besoins... je ne désirais rien au delà... Cependant je suis charmée de ce qui m'arrive, car je pourrai soulager, non pas de plus malheureuses mais de plus pauvres femmes que moi...

— Laurence! Laurence! s'écria le vieillard, sortant malgré lui de la réserve qu'il s'était

imposée jusque-là; si des scrupules, une délicatesse que vous apprécierez, je n'en doute pas, m'ont fermé la bouche; si je n'ai point encore osé aborder avec vous certains sujets de peur de vous blesser; votre chagrin, l'abattement où je vous vois plongée rendent nécessaire entre nous une explication sans laquelle nous serions toujours gênés, embarrassés dans nos relations réciproques...

En parlant ainsi, le vieillard tenait ses yeux attentivement fixés sur Laurence, et, du regard, semblait lui dire :

« Rassurez-vous, je connais votre maladie et je puis la guérir. »

Quant à Laurence, réveillée d'un rêve pénible ou d'une léthargie, elle releva vivement la tête, puis la rebaissa aussitôt, n'osant encore interroger le bon vieillard; ensuite ses yeux devinrent brillants et humides, son front s'empourpra et le sang afflua vers son cœur.

— Pardonnez-moi votre embarras, poursuivit M. Benoît d'une voix caressante, et permet-

tez-moi de continuer : vous vous êtes imaginé, n'est-il pas vrai, que le malheur dont vous avez été frappée pèserait continuellement sur votre existence, que la société vous était fermée pour toujours, que vous seriez condamnée à vivre dans l'isolement et la honte, et que nul homme honorable ne se présenterait pour vous donner le titre d'épouse?...

M. Benoît s'arrêta... Laurence avait pâli; son corps tremblait, elle était près de perdre connaissance, de ses deux mains elle comprimait sa poitrine qui se soulevait avec une violence extrême; tout en elle indiquait une profonde anxiété.

— Détrompez-vous pourtant, mon enfant, ajouta le vieillard d'une voix basse et concentrée; détrompez-vous, il en est un; un qui est digne de l'estime de tous; celui, précisément, qu'en ce moment et à part vous, vous accusez d'oubli, d'ingratitude.

— Grand Dieu! se pourrait-il? s'écria Laurence en se redressant avec l'expression d'une

indicible joie. Mais elle retomba bientôt sur son siége en murmurant : Ah ! monsieur, le ciel vous a-t-il donc donné le pouvoir de lire dans mon âme, que vous y découvrez mes plus secrètes pensées, celles que j'ose à peine m'avouer à moi-même?...

Alors son cœur se dégonfla ; elle voila sa figure de ses deux mains et ne put retenir ses larmes.

— Je vous laisse un moment seule, Laurence, dit M. Benoît ; tenez, vous lirez à loisir cette lettre que j'ai reçue ce matin. (Il déposa un papier sur ses genoux.) Lorsque je reviendrai, vous me direz si je me suis trop avancé sans votre consentement ou si au contraire vous approuvez mes démarches.

Après la sortie de son protecteur, Laurence, à qui son trouble laissait à peine la faculté de déchiffrer les caractères qu'elle avait sous les yeux, lut cependant avec transport l'épître que voici :

« Comment avez-vous pu, mon cher Mentor, avoir l'idée de choisir pour lieu de mon exil ce pays de montagnes? Ignoriez-vous, par hasard, que plus on s'élève au-dessus du niveau de la terre, plus la pensée grandit, plus elle se rapproche de Dieu? Or, Dieu est le suprême amour qui vivifie toutes nos affections! vous avez donc attisé mon ardeur au lieu de la calmer.

» A mon arrivée à Bagnères de Bigorre, je me suis trouvé au milieu d'une telle cohue de baigneurs, venus là dans le seul but de s'y récréer, que je ne pus y rester plus de quarante-huit heures. Des bals, des concerts, des redoutes, des caravanes à âne, à cheval, à mulet, tout ce qui peut rappeler Enghien, Asnières, Montmorency... Ce n'était pas la peine de quitter Paris pour venir retrouver ailleurs ses bruits et ses tumultes.

» Je serais bien parti pour Baréges, mais la saison des eaux y est déjà passée; je me dirigeai

donc sur Bagnères de Luchon où la température est plus douce, et le climat moins rigoureux, de sorte que l'automne y est fort supportable.

» Vous m'aviez parlé, me semble-t-il, le jour où nous nous sommes quittés, de réunions choisies, de femmes adorables qui, en se rencontrant sur mes pas, contribueraient à dissiper mes ennuis ; en ai-je vu ? — Je ne sais trop... Les excursions nombreuses auxquelles je me suis livré chaque jour ne laissent pas elles-mêmes de traces dans mon esprit ; elles ne produisent sur moi que l'impression du moment... N'importe où soient mes yeux, ma pensée est ailleurs... près de vous et près d'elle !... Ne vous attendez donc pas, mon cher monsieur Benoît, à trouver dans cette lettre une relation de voyage, une description de sites, un catalogue de pics, de ravins, de glaciers, tout cela émaillé d'épisodes de pêche, de chasse ou d'ascensions ; je n'ai pris la plume... je l'avoue en toute humilité, que pour vous parler d'elle, et d'elle seule je vais vous parler :

» Je ne puis résister à la tentation, au désir que j'éprouve de vous entretenir des avantages extérieurs, des attraits qui me subjuguent en elle : lorsque j'étais auprès de vous, que j'avais sous les yeux votre figure, qui d'abord m'était apparue froide, glaciale, défiante même, — pardonnez-moi l'expression — et puis, cependant qui, insensiblement était devenue ouverte et bienveillante, vous m'imposiez pourtant encore assez par votre regard et votre fin sourire, pour que je ne vous parlasse que de ses vertus et de son cœur; mais vous n'êtes pas là et j'ose aller plus loin.

» Tout en elle me séduit et me captive!... Elle n'a point, il est vrai, la vivacité sémillante, les allures hautaines des demoiselles qu'on dit bien élevées; mais en revanche... comme elle est tour à tour grave et tendre, rêveuse et enjouée, douce et mélancolique!... Comme les nuances de son caractère sont pleines de délicatesses exquises... Et sa beauté!... fut-il jamais femme plus parfaite, dites-moi?... Quels

beaux yeux! quelle riche chevelure! quelle taille charmante! Et sa petite bouche, dont la voix est si mélodieuse, si pénétrante... je deviens presque fou à la pensée que peut-être cette bouche, cette voix me dira : « Je vous aime!... »

» Mais je m'arrête, car vous devez bien rire, vous qui n'êtes pas amoureux!

» Je vous accuse réception de votre réponse à mon billet daté de Fontainebleau; voici l'impression qu'elle m'a faite :

» Après avoir donné une pensée à ma mère, à ma sœur et à vous, je réfléchis longuement sur Laurence; je repassai dans ma mémoire et ses charmes et ses attraits, et ses talents et les dons de son cœur; j'en vins enfin à comparer ce que je lui offre, moi, à ce qu'elle m'apportera, elle, en devenant mon épouse... Mais je serai encore vis-à-vis d'elle en reste de reconnaissance.

» Ce qui fait, mon cher monsieur Benoît, que tout en étant enchanté que la délivrance de

Laurence se soit heureusement effectuée, j'en suis pourtant à regretter que ses souffrances n'aient abouti qu'à me délivrer d'une charge qu'il m'eût été doux de supporter à son intention, car elle lui eût donné la mesure de mon amour.

» Je termine, mon bon monsieur Benoît, en vous suppliant, vous, le dépositaire de mes plus chères espérances, non pas de veiller sur la santé de mon idole (je sais ce dont votre amitié pour elle vous rend capable), mais d'avoir un peu pitié de mon martyre et de vous dépêcher le plus possible d'avancer le denoûment dont vous vous êtes chargé...

» Et puis dans vos lettres, n'est-ce pas? parlez-moi d'elle plus longuement... Ah! si j'étais à votre place et que je fusse chargé de m'écrire, mes lettres auraient cent pages et dans chacune d'elles, serait cent fois répété le nom adoré de Laurence.

» Daignez agréer, etc., etc.

» Octave de Melval. »

Comment exprimer les sentiments divers d'amour, de reconnaissance qui pénétrèrent le cœur de la jeune femme à la lecture de cette lettre? Elle y voyait que non-seulement Octave lui pardonnait son passé, mais encore songeait à rendre heureux son avenir.

Lorsque M. Benoît revint au salon, Laurence était plongée dans une ravissante rêverie; sa figure était radieuse!

En l'entendant venir, elle se leva, courut à sa rencontre, lui sauta au cou; puis, afin de cacher la joie délirante qui malgré elle l'envahissait, elle inclina sa tête sur la poitrine du vieillard, en lui disant :

— Oh! vous êtes pour moi plus qu'un sauveur! vous êtes un second père!

— Ce ne serait rien de me donner ce titre, Laurence, reprit le vieillard attendri, si vous ne m'accordiez les priviléges qui y sont attachés... Je le sais, vous avez pour moi une affection filiale... mais me laisserez-vous exercer sur vous l'autorité paternelle?

— De grand cœur et pour toujours, répondit-elle.

— Voici donc qui est convenu... ma fille! dit M. Benoît en l'embrassant au front.

Après le dîner, à l'approche du soir, M. Benoît offrit à Laurence de venir faire avec lui un tour de promenade.

En passant devant un bureau de poste, le vieillard jeta une lettre dans la boîte; Laurence rougit, et M. Benoît sentit le bras de la jeune femme qui frémissait sous le sien.

C'eût été bien autre chose encore si elle avait eu connaissance du texte même de la lettre.

Cette lettre, la voici :

« *A monsieur Octave de Nerval, à Bagnères de Luchon.*

» Mon ami,

» C'est surtout maintenant que vous devez redoubler de courage, à cette heure que la

moindre imprudence pourrait compromettre non-seulement vos propres espérances, mais encore celles de la pauvre fille qui vous aime de toute son âme...

» Entendez-vous, Octave ? Laurence vous aime !

» J'ai déjà dressé d'autres batteries et je compte les faire jouer très-incessamment sur une place où vous avez des intelligences secrètes, que je mettrai à profit le jour de l'assaut : le cœur de madame de Melval, votre bonne mère.

» Patience donc, mon ami, patience.

» Tout à vous,

» Benoît. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

(OUVRAGES COMPLETS.)

MADAME DE CHATEAUBRIANT, par A. Maurage, 3 volumes.
EL SALTEADOR, par Alexandre Dumas, 3 volumes.
CONFESSIONS DE MARION DELORME, par E. de Mirecourt, 2 v.
GENEVIÈVE DE SICKINGEN, par A. Maurage, 3 volume.
NINON DE LENCLOS, par E. de Mirecourt, 6 volumes.
SUZANNE DUCHEMIN, par Louis Ulbach, 2 volumes.
LES PETITS-FILS DE LOVELACE, par Amédée Achard, 2 vol.
MADAME D'AIGRIZELLES, par Champfleury, 1 volume.
DIANE DE LANCY, par Ponson du Terrail, 2 volumes.
MÉMOIRES DU CÉLESTE MOGADOR, 2 volumes.
UNE HISTOIRE DE FAMILLE, par Méry, 2 volumes.
HÉLÈNE, 2e partie des Buveurs d'eau, par Henry Murger, 1 vol.
LES CHASSEURS DE CHAMOIS, par Émile Souvestre, 1 vol.
LES CHASSEURS DE CHEVELURES, par Maine Reid, 4 vol.
UNE AVENTURE EN RUSSIE, par Albert Bazard, 1 volume.
PAULINE BUTLER, par Alexandre de Lavergne, 1 volume.
UN MONSIEUR TRÈS-TOURMENTÉ, par Ch. Paul de Kock, 2 v.
UN DRAME EN FAMILLE, par le marquis de Foudras, 3 vol.
LE CHAMP DE BATAILLE, par Paul Féval, 2 volumes.
CATHERINE BLUM, par Alexandre Dumas, 2 volumes
GASTON ET MARIE, par Mme Caroline Berton (née Samson), 1 v.
LE CAPITAINE PLOUÉVEN, par E. Gaudin, 2 volumes.
LES NUITS DE ROME, par Jules de Saint Félix, 2 volumes.
NOUVELLES, par madame de Bawr, 2 volumes.
LE BOURREAU DE VÉRONE, par le Bn A. de Peellaert, 1 vol.
LE GARÇON DE BANQUE par Élie Berthet, 1 v.
LES TROIS REINES, par V. S. Saintine, 2 vol.
LA FAMILLE AUBRY, par Paul Meurice, 2 volumes.
LE NEUF DE PIQUE, par Madame la Comtesse Dash, 1 vol.
LE BARON LA GAZETTE, par A. de Goudrecourt, 3 volumes.

Avis. — *Nous prions les Abonnés qui désirent ne recevoir que des ouvrages terminés, de choisir dans notre Catalogue les nouveautés dont ils veulent composer leur Série.*

SOUS PRESSE :

LA COMTESSE DE CHARNY, par Alexandre Dumas, fin
ISAAC LAQUEDEM, par Alexandre Dumas; 5 volumes parus.
LES MÉMOIRES D'ALEXANDRE DUMAS; 25 volumes parus.